

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Sommaire

Dossier :
Boris Vian • Correspondances
1932-1959

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Nicole Bertolt
- 09. Lettres choisies
- 10. Boris Vian - Portrait
- 12. La parole est aux accusés
Histoire d'une jeunesse sous surveillance
- 14. Une vie d'Emily Dickinson
- 16. Dernières parutions
- 18. Agenda





Édito

Boris Vian

Correspondances 1932-1959

Nathalie Jungerman

Nicole Bertolt, mandataire pour l'œuvre et directrice du patrimoine de Boris Vian, a établi, présenté et annoté l'édition des *Correspondances 1932-1959* (ouvrage publié chez Fayard avec le soutien de la Fondation La Poste) de celui qui fut tout à la fois romancier, trompettiste de jazz, critique musical, ingénieur, traducteur, parolier et chanteur, né un 10 mars 1920 – il y a cent ans –, et dont le cœur s'est arrêté de battre trente-neuf ans plus tard. Parmi les milliers de lettres collectées, que Boris Vian a écrites ou reçues, elle en a choisi près de cinq cents, émouvantes, facétieuses, fantaisistes, sombres parfois, et les a classées par chapitre. La famille, les amis, le jazz, la littérature, la musique, le collège de 'Pataphysique, le théâtre et le cinéma sont autant de thèmes qui reflètent l'œuvre protéiforme de cet artiste aux talents multiples. Sa production littéraire, qui mêle inventivité langagière, féerie et éléments autobiographiques, a été peu publiée et diffusée de son vivant, malgré le soutien indéfectible de Raymond Queneau. Pour faire vivre son œuvre et sa mémoire, la « Cohérie » – la succession des cohéritiers de Boris Vian – est créée en 1959 par Ursula Kübler-Vian (1928-2010), sa seconde épouse.

Nicole Bertolt travaille pour et avec la famille depuis 1980. Elle nous a reçus dans l'appartement de la Cité Véron, qui donne sur le toit-terrasse du Moulin-Rouge, où Ursula et Boris Vian ont vécu à partir de 1953, avec Jacques Prévert pour voisin. Elle habite et préserve ce lieu dont l'espace, rempli de livres, disques, peintures, objets et outils, a été organisé judicieusement par l'ingénieur-écrivain-musicien. Il est possible de le visiter à certaines dates. Pour le Centenaire Boris Vian, de nombreux événements sont programmés jusqu'en décembre, et notamment à Ville-d'Avray, ou encore aux Correspondances Manosque-La Poste (du 23 au 27 septembre). L'auditorium de la Bibliothèque nationale de France accueillera la soirée de clôture sous la direction de François Nida et de Nicole Bertolt.

Entretien avec Nicole Bertolt

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous me recevez dans l'appartement de Boris et Ursula Vian que vous habitez depuis plus de 40 ans. Vous êtes mandataire des ayants droit de l'écrivain et directrice du patrimoine... À quelle occasion avez-vous rencontré Ursula Vian-Kübler et dans quel contexte êtes-vous arrivée Cité Véron ?

Nicole Bertolt J'ai rencontré Ursula Vian-Kübler un été, en 1976, alors que j'étais en vacances dans les Pyrénées Orientales. Un ami peintre, dont j'avais été le modèle quelques années auparavant, connaissait Ursula et m'avait invitée à l'une des expositions qu'elle organisait dans sa maison d'Eus, petit village perché sur un flanc de montagne. Depuis la mort de Boris Vian (le 23 juin 1959), elle envisageait de fonder un lieu artistique et avait commencé par des expositions temporaires chez elle. L'Association Les Amis de Boris Vian avait vu le jour en 1963. Puis, le projet s'est étendu, complexifié. Monsieur d'Dée – ami du couple Vian, complice de Boris dans le Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre, qui était à la fois couturier, conducteur automobile, poète, architecte d'intérieur, comédien, danseur de bebop – et Ursula avaient en tête de créer une structure plus forte pour promouvoir l'œuvre de l'écrivain, soutenir des artistes et aménager des lieux de résidence... Une fondation leur aurait permis d'être aidés par les pouvoirs publics, mais à l'époque elle leur a été refusée. Toujours est-il que dans ces années soixante-dix, j'étais une jeune fille de 19 ans, particulièrement vive, qui avait commencé à travailler très tôt, avait lu Boris Vian, aimait énormément la littérature, sans avoir aucune prétention dans ce domaine. Je me destinais à être monitrice éducatrice. J'ai sympathisé avec Ursula Vian qui a sans doute été

séduite par mon parcours atypique, ma jeunesse et ma vivacité. Je crois qu'elle cherchait quelqu'un susceptible de s'intéresser à la structure qui devait élargir son action culturelle. Elle m'a proposé de lui rendre visite à Paris. Un jour de novembre 1980, alors que j'étais en grande difficulté, j'ai frappé à sa porte. Ursula et Monsieur d'Dée m'ont accueillie, sans me poser de questions. Je n'en suis jamais repartie. Je ne savais pas quelle mission j'allais avoir (la sauvegarde du patrimoine) mais j'ai compris intuitivement que ma place était là. C'était un lieu ouvert, où la culture ne cessait de se déployer, où l'on cherchait sans arrêt de nouvelles choses à faire, à montrer, à comprendre. Ursula a aménagé une salle au rez-de-chaussée de la Cité Véron où il était possible de dispenser des cours et d'exposer. L'idée de soutenir les jeunes artistes était bien sûr liée à Boris Vian qui, lui, n'avait reçu aucune aide. Il y avait donc deux pôles culturels : l'un en Pays Catalan et l'autre à Paris.

Une fondation a finalement été créée au début des années 1980...

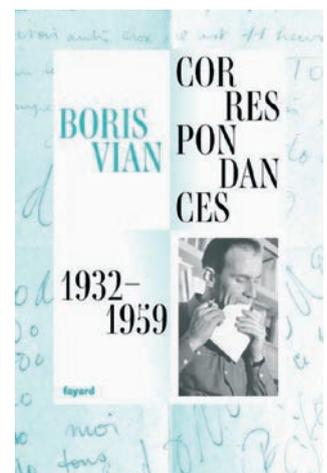
N.B. Oui. La Fond'action Boris Vian a été créée en 1981. Elle était présidée par Monsieur d'Dée. Ursula Vian était entourée d'un cercle d'amis « vianistes » composé de Pierre Mac Orlan, Maurice Béjart, Georges Brassens, René Clair, Aimé Césaire, Jean Cocteau, Michel Leiris, Madame Richard Wright, Raymond Queneau, Henri Salvador, pour ne citer qu'eux. Ils se sont tous investis afin de promouvoir l'œuvre de l'écrivain-ingénieur-musicien et d'offrir un vaste panorama de la culture pluridisciplinaire dans l'esprit cher à Boris Vian : curiosité, liberté et transversalité. Tout ceci est une longue histoire qui a commencé en 1962. Avec difficulté, j'ai réussi à préserver ce patrimoine malgré les



Nicole Bertolt, Cité Véron, septembre 2020, avec le timbre réalisé pour le Centenaire Boris Vian.

© N. Jungerman

Nicole Bertolt est représentante de la Cohérie Boris Vian. Elle a participé à nombre d'expositions, adaptations, films et travaux divers sur Vian et son œuvre. Mandataire des ayants droit, elle prend également soin du patrimoine et de la maison ; dans la tradition de celle-ci, elle est « commanderesse exquise de l'Ordre de la Grande Gidouille » au Collège de 'Pataphysique. Elle est l'auteure de *Boris Vian, le swing et le verbe* (Textuel, 2008). *Boris Vian, Post-Scriptum* et *D'où viens-tu, Boris ?* (Cherche midi, 2011 et 2012). Elle est également l'auteure de la préface de la dernière réédition de *L'Automne à Pékin* chez Fayard-Pauvert. Elle a établi, présenté et annoté l'édition des *Correspondances 1932-1959* de Boris Vian, ouvrage publié en août 2020 chez Fayard, avec le soutien de la Fondation La Poste.



Boris Vian
Correspondances 1932-1959
Édition établie, présentée et annotée par Nicole Bertolt
Éditions Fayard, 19 août 2020

Avec le soutien de



décès, les changements, les successions... J'ai vu mourir tout le monde. Ursula est décédée en 2010, Monsieur d'Dée en 2015, Michelle Léglise, la première épouse de Boris et la mère de Patrick Vian, en 2017... Seuls Juliette Greco et Alain Goraguer (compositeur et pianiste de jazz) sont encore là. Heureusement, ils m'ont transmis leur mémoire, et m'ont en quelque sorte adoubée. Mais très récemment, j'ai dû me séparer, avec tristesse, de la propriété des Pyrénées Orientales, de la galerie du rez-de-chaussée de la Cité Véron et j'ai gardé l'appartement. Je ne pouvais pas tout porter. Les pouvoirs publics ne nous ont pas tellement aidés et je me suis dit qu'il fallait préserver le lieu interne, le « cœur » de la maison Boris Vian.

Vous avez établi, présenté et annoté l'édition des *Correspondances (1932-1959)* de Boris Vian parue chez Fayard le 19 août. Qu'est-ce qui vous a décidé à publier ce recueil de lettres ? Et comment s'est engagé ce travail éditorial ?

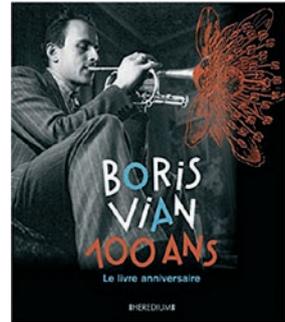
N.B. Dans les années 1980, Ursula Vian et Noël Arnaud (écrivain, biographe de Boris Vian et grand collectionneur, 1919-2003) envisageaient déjà d'éditer la correspondance. Noël Arnaud souhaitait publier des correspondances croisées mais ne disposait pas d'un nombre suffisant de lettres, et son entreprise n'a pas été menée à bien. Christian Bourgois qui avait préparé un contrat s'est résigné à ne pas publier cet ouvrage, espérant qu'il le soit un jour. J'ai eu entre les mains ces lettres ainsi que tous les manuscrits qui sont désormais à la Bibliothèque nationale et j'ai travaillé avec Noël Arnaud pendant une vingtaine d'années. Quelque temps avant la date anniversaire du Centenaire, en 2018, je me suis aperçue que j'avais réuni plus de deux mille lettres, de tous genres. J'en avais collecté un peu partout. Les lettres des enfants que je n'avais jamais lues m'ont été confiées par Michelle Vian. Celles du Major (Jacques Loustalot dit le Major, mort prématurément en 1948) ont été rachetées. Grâce à des amis, j'ai trouvé des lettres

chez Phillips... J'ai pensé que cet important matériel pourrait faire une belle édition pour le Centenaire et, aussi, qu'il était temps pour moi de me détacher de ces documents. Bien sûr, j'ai dû en informer la famille Vian : Patrick et son fils Cédric, la fille d'Alain (Muriel), la fille de Ninon (Joëlle) et une cousine en Allemagne (Hélène). Tous savent que ce travail éditorial est entrepris par amour de l'œuvre.

Ce recueil de correspondances, le livre anniversaire de Boris Vian publié par Heredium en octobre 2019 et toutes les manifestations organisées rendent hommage à celui qui aurait eu 100 ans en mars 2020... Un anniversaire qui est aussi le moment de porter un nouveau regard sur cette œuvre protéiforme et prolifique ?

N.B. L'ouvrage *Boris Vian 100 ans* est un livre illustré, décliné en 100 noms, 100 photos, 100 objets, 100 disques, 100 titres choisis parmi les milliers qu'il a écrits et imaginés (chansons, romans, articles, chroniques)... Oui, il s'agit de porter un nouveau regard. Les correspondances permettent d'éclairer l'œuvre de l'intérieur. Par exemple, il y a une lettre très émouvante de Simone de Beauvoir qui date de 1946, retrouvée dernièrement, et qui concerne *L'Écume des jours*. C'est un bijou : « ... je vous écris pour vous dire sans attendre mon retour de Suisse combien j'ai aimé votre roman, je vous remercie de me l'avoir prêté. Je l'aime en gros et en détail, comme dit Colin à Chloé : « Détaille, dit-elle ». Eh bien, je le trouve à la fois étonnamment sensible, sensuel, poétique, cruel, tendre et vrai ; vrai surtout dans la tendresse ; et j'admire que vous ayez su avec tant de justesse éviter tous les écueils que vous choisissez de frôler. » Il y a aussi quantité de lettres pleines d'esprit. Cette correspondance permet de voir au fil des années toutes les facettes de Boris Vian. Il passe sa vie à produire un travail incommensurable. Tous ces documents donnent la possibilité de très bien comprendre la « machine » Boris Vian !

Quant aux manifestations pour le Centenaire, Ville-d'Avray, la ville na-

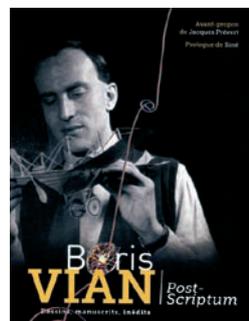


Boris Vian
100 ans. Le livre anniversaire
Nicole Bertolt
Alexia Guggemos
Éditions Heredium, octobre 2019

Ce livre des 100 ans de Vian propose un itinéraire original, visuel et graphique en... 100 dates pour comprendre l'essentiel d'une vie intime ; 100 noms pour faire le lien entre les amis du passé et ceux qui témoignent aujourd'hui de la modernité de son œuvre ; 100 objets pour admirer ceux qui l'entouraient dans son appartement et ceux qu'il fabriquait dans son atelier cité Véron ; 100 titres choisis parmi les milliers qu'il a écrits et imaginés, chansons, romans, articles, chroniques ou autres bouts rimés, 100 aphorismes, dont il avait le secret ; 100 livres, 100 disques et 100 films pour appréhender le contexte historique et social... Une dizaine de contributions des « héritiers » de Boris Vian, qui ont un rôle à jouer dans le programme du centenaire.



Boris Vian
Le swing et le verbe
Nicole Bertolt
François Roulmann
Préface de Marc Lapprand
Éditions Textuel, 2008



Boris Vian
Post-Scriptum
Introduction de Nicole Bertolt
Avant-propos de Jacques Prévert
Prologue de Siné
Éditions du Cherche Midi, 2011

tales de Boris Vian, lui rend hommage jusqu'à décembre 2020 en lui consacrant tout le mois de septembre, et même les Journées européennes du patrimoine. Sont notamment programmés des spectacles, une exposition (constituée de documents originaux provenant de la Cohérie Vian), un concert et une conférence que j'anime.

Je tiens à rappeler que lorsqu'il est à Ville-d'Avray, Boris tient déjà une correspondance avec son voisin François, le fils de Jean Rostand, surnommé « mon prince ». Les jeunes garçons s'écrivent des lettres qu'ils mettent à la boîte, ce qui les amuse beaucoup. L'écriture est le maître mot. D'ailleurs, Boris dira : « J'ai écrit toute ma vie, peu importe la forme ». La correspondance est pour lui extrêmement importante. Aucune lettre reçue ne reste sans réponse. Et ici, à la Cité Véron, nous avons une règle d'or qu'Ursula a instituée : nous répondons à tous les courriers, lettres ou mails, quelle que soit la demande. Grâce à ce travail de fourmi, Boris Vian est connu dans le monde entier.

Vous écrivez dans la préface qu'il y a donc plus de deux mille lettres mais vous en avez retenu 496 pour l'édition. Sur quels critères s'est effectué ce choix ?

N.B. Me résoudre à faire un choix a été très difficile car pour moi ces lettres formaient un tout. Et même si certaines avaient peu d'importance aux yeux d'un éditeur, elles pouvaient apporter des éléments précieux. Il y a par exemple un échange de huit lettres entre Boris et Georges Huisman qui travaille au Conseil d'État mais je n'ai pu en garder que deux. Et pourquoi celles-ci ? Parce que je juge qu'elles sont plus explicites que les autres. Néanmoins, les échanges sont à chaque fois amputés : les lettres des enfants, de Pouche (la mère de Boris), celles de Cocteau, les courriers des lecteurs relatifs à ses chroniques de jazz... J'ai essayé de garder le plus de lettres possible de Boris. Il y en a deux cents, intimes et personnelles. Je crois que la richesse de ce livre tient au fait que le lecteur peut vraiment entrer dans la vie privée de l'écrivain. J'ai compris que l'éditeur n'allait pas publier deux tomes, avec juste raison d'ailleurs, et j'ai dû continuer la sélection, la mort dans l'âme, jusqu'à obtenir un volume de moins de 500 lettres.

À l'instar du classement que faisait Boris Vian avec sa correspondance, vous avez choisi une organisation thématique : famille, amour,

amis, jazz, musique, littérature, cinéma, théâtre...

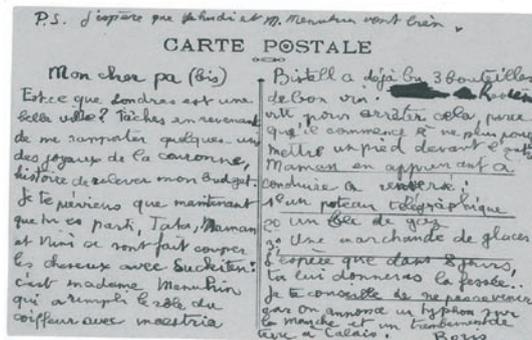
N.B. Oui, tout à fait. Et ce classement montre la diversité de son œuvre. Au début, il m'a paru évident de tenir une chronologie et j'ai commencé à le faire mais je me suis dit que le lecteur allait se perdre, que la lecture serait moins aisée, d'autant plus qu'il aurait fallu annoter davantage. Les petites introductions aux différents chapitres et l'index permettent de comprendre ce que Boris Vian fait à telle date, dans tel lieu, avec telle personne... Sophie Hogg-Grandjean (éditrice chez Fayard) et moi-même avons donc convenu d'une thématique et j'ai réduit le nombre de lettres au sein de chaque partie, en fonction de cette idée. Évidemment, dans ces chapitres à thèmes, un classement chronologique s'est imposé.

Toutes ces lettres témoignent d'une imagination sans limite, d'un esprit caustique, du plaisir de jouer avec le langage, d'une fulgurance, de beaucoup d'humour... Une écriture épistolaire qui s'apparente à celle de ses livres ?

N.B. Absolument. Comme il a été formé aux bouts-rimés dans son enfance, ce qui signifie une solide connaissance

de la langue française, tout cela lui vient facilement. Il a un esprit frondeur et il tente de faire rire sa mère, de trouver un style qui admet les incongruités, ou même les invectives : « La mère Pouche, vraiment vous m'emmerdez, je n'ai rien à vous dire ce soir ! » Ces lettres, écrites pendant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il est à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui parce que L'École centrale s'est repliée à Angoulême, montrent que l'humour lui permet de prendre des distances, de ne pas se plaindre ; il dira : « On va rire de la guerre parce que c'est le seul moyen de s'en tirer. » Il ne faut pas oublier que la mort est déjà omniprésente dans sa vie quotidienne, il est atteint d'une maladie du cœur et se sait condamné. Quand Alain revient d'Allemagne — ses deux frères y seront envoyés pour le STO —, il écrit avec lui des pièces de théâtre dans lesquelles ils ne se prennent pas au sérieux, mais en même temps, elles sont d'une grande intelligence et d'une grande précision.

Il ne parle presque pas du conflit dans ses lettres. Il semble qu'il y ait une certaine désinvolture de sa part, mais une prise de conscience des horreurs de la guerre inter-



Carte postale de Boris Vian datée de 1934, adressée à son père, Paul Vian. (© Éd. Fayard, Boris Vian, *Correspondances*, page 24)

viendra plus tard. Sa pièce *L'Équarrissage pour tous* en témoigne...

N.B. Sa prise de conscience arrive après la guerre, en effet. Quand il fait cette pièce, *L'Équarrissage pour tous*, il est dans le même état d'esprit : il veut toujours tourner en dérision cette idée bizarre qu'ont les hommes de faire la guerre. Il déteste les idées de masse et écrit dans *L'Écume des jours* : « Le plus important pour l'homme, ce n'est pas le bonheur de tous, c'est le bonheur de chacun ». En ce sens, chacun doit avoir son identité, de chacun doit émerger de belles idées. Les grands discours devant les masses conduisent au totalitarisme. À ce propos, il n'adhérait pas au communisme de Sartre, et le lui disait. Il n'était ni de droite, ni de gauche, c'était l'homme qui l'intéressait. En somme, il était plus proche de Camus. Dans son journal personnel tenu de 1951 à 1953, il dit qu'il a parlé avec Alfred Jabès, son camarade de promotion à L'École centrale qui va être rappelé à ses origines en 1942 et forcé de quitter l'École. « D'un seul coup, je comprends », écrit Boris. Vian ne voulait pas regarder la guerre mais il a fait autre chose. Il a écrit la chanson *Le Déserteur*, interdite d'antenne. Il faut lire à ce sujet sa « lettre ouverte à monsieur Paul Faber, conseiller municipal », datée de 1955.

Son père s'est fait assassiner à son domicile de Ville-d'Avray en 1944. Visiblement, c'était un règlement de comptes. Quelqu'un m'a dit l'année dernière qu'il n'avait pas à cacher des juifs... La famille Vian dérangeait. Quand le père meurt, Boris est le seul qui travaille et il devient chargé de famille. Tout le monde vit sur son salaire. Il a quand même porté beaucoup, ne s'est jamais plaint et a toujours rebondi. Dans ses livres, il a magnifié l'histoire, ou s'est servi de la cruauté, comme dans *L'Arrache-cœur*, *L'Herbe rouge*. *L'Automne à Pékin* se focalise sur Saint-Germain-des-Prés, on s'y amuse beaucoup et c'est en même temps un « au revoir » à l'ingénierie. Les romans de Boris Vian comportent beaucoup d'éléments autobiographiques.

Ses lettres à l'administration (celle, par exemple, du 27 mars 52) sont pleines d'esprit...

N.B. Il raconte tout par le menu. C'est son côté scientifique et c'est très drôle. Quand il faisait des notes de frais à l'Afnor, il convertissait tous les montants en centimes et écrivait une histoire : « J'ai pris l'autobus n°75 parce que je n'ai pas pu prendre le n°76. Il est arrivé 10 minutes en retard. J'ai été obligé d'acheter un ticket car ma poche était trouée ; je l'ai payé 126 000 centimes, etc. » Et ça ne faisait rire personne !

Il tenait à ce qu'il n'y ait pas de frontières entre les arts. Par exemple, pour lui, le lien littérature-musique était indissociable. Cette interdisciplinarité vient de son milieu...



Famille Vian

De gauche à droite : Boris Vian, sa mère Yvonne surnommée Pouche, sa belle-sœur Simonne (l'épouse de son frère aîné Léo), Léo debout derrière elle, Joëlle la fille de sa sœur Ninon debout avec des lunettes, Muriel la fille d'Alain - le frère cadet de Boris - et de Denise assise sur les genoux de son mari. Ce cliché date d'après-guerre. N'y figure pas Paul Vian, le père de Boris mort en 1944. La photo est prise par Ursula, l'épouse de Boris Vian, un dimanche de 1955 et toute la famille est réunie dans le 14e chez Mme Vian, mère. (© Éd. Fayard, Boris Vian, *Correspondances*, page 22)

l'écouter. Paul et Yvonne Vian dispensent à leurs enfants une vraie culture humaniste. L'éclectisme et la fantaisie prédominent dans leur éducation intellectuelle. Il y a une alchimie entre littérature et musique et une ouverture au monde. On reçoit le fils aîné d'Edmond Rostand, Maurice, écrivain, homosexuel, qui se déguise en femme. Il va davantage chez les Vian que chez son frère, Jean. Et on l'adore pour son humour, sa fantaisie. L'interdisciplinarité est à mettre sur le même plan que l'universalité. Ils détestent la guerre, sont contre les institutions car elles conduisent au pouvoir de l'argent et à celui de la politique. Ce sont des gens qui n'ont pas de frontières au sens propre. Ce qui est important, c'est l'intelligence de l'être. Boris est élevé dans cet esprit. On peut parfois lui reprocher de faire abstraction de certaines choses mais il y revient et en parle autrement. Si je pouvais dessiner, je verrais Boris Vian ouvrir la porte au monde et dire : « Rentrez-donc ! ». Il faut rappeler aussi que Vian écoutait du jazz

pendant la guerre, et c'était une forme de résistance. Aussi, il aime à partager sa passion du jazz, ses connaissances. Il est extrêmement généreux quant aux explications qu'il donne à ses interlocuteurs ou ses lecteurs. C'est un excellent pédagogue.

Il est surpris que certains Américains ne connaissent pas ou peu le jazz...

N.B. Oui, vous avez raison. Un mot a été inventé pour lui : *jazzologue*. Il se rend compte que parmi les Américains qu'il fréquente, certains ne connaissent rien des origines de cette musique. Et c'est lui, avec ses propres disques, qui explique, raconte, parle du gospel, des chants des esclaves noirs, du blues et de cette extraordinaire musique créée à la fin du XIXe siècle et au début du XXe à partir de différents genres musicaux par les communautés afro-américaines. Pour la revue *Combat*, il a assuré le premier festival de jazz à Nice en 1948. Il y rencontre Louis Armstrong. Il voue une passion à Duke Ellington qu'il rencontrera aussi, côtoie Mile Davis...

Dans le volume des *Correspondances*, une partie est consacrée aux courriers échangés entre 1953 et 1959 avec les membres du Collège de 'Pataphysique...

N.B. Le Collège de 'Pataphysique a été créé en 1948 et rend hommage à la « science des solutions imaginaires » illustrée par le *Docteur Faustroll* d'Alfred Jarry. Henri Robillot en était le Provéditeur-Éditeur et le gérant de ses Cahiers. Le 8 juin 1952, par son entremise, Boris Vian entre au Collège qui, le premier, a publié sa pièce *Les Bâtisseurs d'Empire*. Les lettres à son ami anglais Stanley Chapman (1925-2009), architecte, dessinateur, traducteur, écrivain – il deviendra le représentant du Collège en Angleterre – sont merveilleuses. Elles sont à trois niveaux : de pataphysicien à pataphysicien, d'auteur à auteur et elles sont écrites en franc anglais. L'un demande à l'autre ce qui pourrait être dit dans la langue

de son ami.

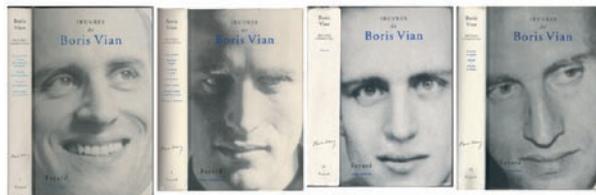
Boris s'adresse à lui en l'appelant *Sire Chape-mân*. Les lettres ont été rassemblées au Collège de Pataphysique il n'y a pas très longtemps. À l'occasion de l'anniversaire de Stanley Chapman, ils en ont fait une petite plaquette, et je leur ai demandé si je pouvais en prendre quelques-unes.

Il y aussi les lettres d'amour...

N.B. Les lettres adressées à Michelle Léglise sont souvent très ludiques et certaines empreintes d'érotisme. Il rencontre Michelle pendant l'été 1940. Un an plus tard, ils se marient, ils ont vingt et un ans. Ils partagent le goût du jazz, du cinéma, de la littérature, de Saint-Germain-des-Prés, des traductions. Ils auront deux enfants, Patrick et Carole. Ce sont aussi des années éprouvantes. Boris ne cesse d'écrire (romans, articles, nouvelles, pièces, scénarios...), de traduire et de devoir payer les factures. Il est également un musicien de jazz (il joue de la trompette jusqu'en 1950) et il est malade. Puis il y a l'affaire liée à *J'irai cracher sur vos tombes* (procès, interdiction du livre, fisc) qui l'épuise et le déprime. Ils divorceront en 1952. Les lettres à Ursula sont différentes. Elles sont emplies d'amour. C'est un amour d'homme. Ursula est la seule personne à qui il a osé dire qu'elle lui manquait, qu'il avait besoin d'elle ou qu'il ne s'en sortait pas...

Alors que son œuvre littéraire est peu appréciée de son vivant, elle est saluée par la jeunesse dans les années 1960-1970...

N.B. À partir des années 1960, non seulement un important travail est accompli pour faire connaître son œuvre et en assurer la diffusion,



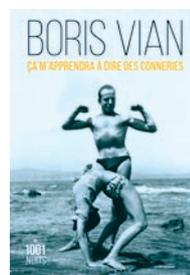
Boris Vian
Œuvres complètes
Éditions Fayard



Le timbre Boris Vian
100 ans. 1920-2020



Visuel du programme Centenaire Boris Vian
<https://centenaireborisvian.com>



Boris Vian
Ça m'apprendra à dire des conneries
Édition établie par Florian Madisclair
Éditions Fayard / Mille et une nuits,
juin 2020
À l'occasion du centenaire de sa naissance, mille et une pensées, bêtises et humeurs de Boris Vian ont été réunies dans un petit recueil.

mais aussi les mentalités s'ouvrent à une autre littérature, surtout après 68. Une quantité phénoménale d'archives journalistiques de cette époque prouvent qu'il est de ceux dont l'œuvre va complètement émerger.

Cependant, même aujourd'hui, trouver quelqu'un à l'École centrale pour écrire la préface d'un livre que nous sommes en train de faire, un ancien centralien et moi-même, sur les années estudiantines de Boris Vian, n'est pas facile. Ou encore organiser une soirée qui lui serait dédiée au sein même de l'École est compliqué, parce qu'on est dans le politiquement incorrect : Vian démonte tous les systèmes. Que ce soit dans *L'Écume des jours* ou dans son *Traité de civisme*, il met en garde la société contre la cadence au travail difficile à tenir. Le *Traité de civisme* est un essai réu-



nissant plusieurs textes de Boris Vian, écrits de 1950 à 1958, dans lesquels il traite des grands thèmes sociaux et politiques de son siècle : le progrès technique, l'aliénation du travail, l'accroissement des inégalités, la guerre et les totalitarismes... Inédit de son vivant, cet essai a fait l'objet d'une thèse en 1978 par Guy Laforêt publiée chez Christian Bourgois. Guy Laforêt a montré combien ce traité était novateur. Néanmoins, si Vian démolit ou remet en cause le système, il essaie toujours de reconstruire en proposant des solutions pour un avenir meilleur : ça ne fonctionne pas, il faut donc faire autrement, en économisant l'homme. En 2015, j'ai repris le *Traité de civisme* pour en proposer une nouvelle édition (Le Livre de Poche) avec une autre tactique de lecture afin de toucher les jeunes.



Toit-terrace du Moulin Rouge. Appartement Ursula et Boris Vian, Cité Véron.
© N. Jungerman

Dans le cadre du Centenaire de la naissance de Boris Vian, la Commune de Ville-d'Avray, ville natale de l'artiste, propose une programmation originale pour fêter l'événement dans différents lieux de la ville en partenariat avec la Cohérie Boris Vian. Quatre événements sont à retenir pour le mois de septembre suivis par deux spectacles au mois de novembre et d'un concert au mois de décembre. La médiathèque a aussi enrichi ses collections d'œuvres sur Boris Vian : livre du centenaire, adaptation en BD de ses romans noirs, édition d'un inédit, d'albums illustrant ses chansons, de livres audio, etc.

Conférence « Boris Vian : du scandale à la postérité », vendredi 18 septembre à 20h30 salle de spectacle du Colombier. Animée par Nicole Bertolt.

Sites Internet

Site du Centenaire Boris Vian
<https://centenaireborisvian.com/>

Site Boris Vian
<https://www.borisvian.org/accueil.html>

Ouvrages de Boris Vian
<https://www.borisvian.org/ouvrages.html>
<https://www.borisvian.org/editeurs-15.html>

Interview de Nicole Bertolt
<https://www.franceculture.fr/personne-nicole-bertolt>

L'inclassable Boris Vian. Dossier Bnf
<http://classes.bnf.fr/pdf/Vian.pdf>

Éditions Fayard
<https://www.fayard.fr/>



Lettres choisies

Boris Vian

Correspondances 1932-1959

© Fayard

Pour les notes, se référer à l'ouvrage.

Les enfants

[9 septembre 1957]

Lieber Herr von Kragen

Ça fait un bout de temps que je ne t'ai écrit, et le rouge de la honte me monte au front, un peu compensé par le fait que tu n'écris pas tellement non plus, et que la télépathie me permet d'avoir aisément de tes nouvelles, surtout quand on reçoit des lettres du général. Tu vas bientôt recevoir la visite de l'ours qui te ramènera à Paris, et tu tâcheras de ne pas jouer avec la portière, surtout qu'elle te ramènera en voiture. J'espère que tu t'es imprégné du bon air du Danube bleu et que tu as des biscotos du tonnerre, ce qui te sera utile pour trier des haricots en prison, et comme nous finirons tous en prison (c'est prévu par la Constitution) ça nous sera bien utile, comme je te le disais.

Bref, selon l'expression bien connue, rien à signaler sur le reste du front, aussi je t'embrasse dessus (le front) parce que s'il y avait des mouches, j'hésiterais

Ton père affectionné

Boris Vian

Boris à Michelle

Lundix septembre 45

Mon cher lapin

Je pense que ça fait déjà dix jours de tirés sans toi et c'est ben emmerdant parce qu'il y en a d'autres. Je t'ai pas encore envoyé caissette parce que j'ai pas encore le tabac. Je le prends demain. Ce soir je vais à Castanié comme la taureau va-t-au veau. Depuis ma dernière lettre, j'ai :

1° vu Bill qui me gava un numéro d'*Esquire*, mais without the Varga girl, enlevée par somebody que j'ignore. Il m'a donné sa nulle adresse et son adresse d'Amérique. Il est venu avec un type charmant, un jeune acteur qui m'a donné la sienne et pris la mienne pour qu'on s'envoie des nouvelles pièces. Il partait ce matin. On a bu un pot together. Il reste 6 mois à Anvers.

2° Hier été avec Pouche et Bubutata à Vildavret 2. Déménagé le principal de la cave sous la salle de bal. Ensuite de quoy ils sont revenus-t-à Paris et je m'ai dirigé vers le Rostand's house où me retinrent dîner. Y avait DD, son père, Poupette, Madame Mantes (mère de Mme Rostand), et le docteur Delaunay et sa femme. C'est un jeune docteur (35) qui fait recherches à l'institut Pasteur sur l'immunité. (Publie livre nrf collection J. Rostand)

Ils parlaient tous de ma pomme quand je suis arrivé et Rostand m'a dit le soir que le docteur Delaunay était très frappé par ma Personnalité. C'est parce que je lui disais vouloir faire vie de Bussy réincarné en Claude Deb et ensuite M. Tréfouël, qui est justement le directeur de l'institut Pasteur. Tu ne trouves pas ça drôle ?

(...)

Aussi je te bise je te bise je te bise mon bibi sur l'oeil, le nez et choisis pour le reste, tu en as des tas à ta disposition.

Ton Bison

Le gna va bien, il opère. Toujours paraît-il en forme.

Littérature

Jeudi [Mai 1946]

Mon cher Vian,

Je vous écris pour vous dire que votre roman sera seulement mardi à la N.R.F. parce que je me suis permis de le prêter à Pontalis qui grillait d'envie de le lire. À partir de mardi vous le trouverez dans le bureau des *Temps Modernes*. Mais ceci n'est qu'un prétexte ; en vérité, je vous écris pour vous dire sans attendre mon retour de Suisse combien j'ai aimé votre roman, je vous remercie de me l'avoir prêté. Je l'aime en gros et en détail, comme dit Colin à Chloé : « Détaille, dit-elle ». Eh bien, je le trouve à la fois étonnamment sensible, sensuel, poétique, cruel, tendre et vrai ; vrai surtout dans la tendresse ; et j'admire que vous ayez su avec tant de justesse éviter tous les écueils que vous choisissez de frôler. Il y a de telles ressources dans ce mode d'expression que vous avez inventé qu'on regrette presque le côté facile – et pourtant si réussi et si amusant – du livre ; ou plutôt, on ne le regrette pas ; mais on pense au tout à fait grand livre que sûrement vous allez bientôt écrire. C'est remarquable le nombre de choses que vous aviez à dire sans avoir l'air d'y toucher – par exemple le dialogue avec le crucifix va plus loin à mon avis que toute la fin de *L'Étranger* ou le Non du *Malentendu*. Et peu d'histoires sont plus déchirantes que cet enterrement. Enfin j'aime ce livre. Je vous le dis bêtement parce que je ne sais pas projeter ma pensée sur surface congruement ondulée. Mais je n'en pense pas moins et j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Avec beaucoup d'amitié.

S. de Beauvoir

Musique

Boris Vian

6 bis cité Véron

18ème

17.4.58

Cher Georges Auric

Ça va faire bientôt dix ans que j'ai l'honneur et le plaisir de faire partie de la SACEM, mais je crois que je suis toujours dans la catégorie des enfants – je veux dire des stagiaires, même pas professionnels.

J'avais l'impression qu'on prenait des grades un peu automatiquement, en fonction des rentrées – je suppose qu'il n'en est rien et qu'il faut faire quelque chose pour accéder à la catégorie supérieure.

Mais quoi ? Suffit-il de le demander poliment ? Ou doit-on subir des examens (j'adore ça...)

Soyez assez gentil pour m'éclairer – ou me faire éclairer par quelqu'un de la maison.

Je vous en remercie vivement d'avance et vous prie de me pardonner mon importunité

Bien respectueusement vôtre.

Boris Vian

Boris à Ursula

[1953]

Mercredi matin

petit chat chéri je viens de recevoir tes deux lettres, enfin ; tu es un ange mais surtout ne t'inquiète pas pour moi tout va bien ici ; j'ai seulement eu peur parce que je ne savais rien. Mon ours tu es le seul ours qui existe et j'aime pas les autres animaux. Ton portrait est très joli, mais tout de même j'aime bien aussi l'original. Ma chérie jolie, écris encore ça me fait tellement du bien et après mon cœur bat tout lentement et tout droit. Et voilà qu'on te fait des piqûres mon pauvre poulet ; mais surtout ne te décourage pas, tout ça va se passer – ne sois pas malheureuse, tu as un bison qui pense à toi 24 heures sur 24 (et peut-être même un peu plus). Ne t'inquiète pas pour le loyer ;

je vais chercher l'argent chez le scorpion aujourd'hui ; samedi, je toucherai déjà 12 000 pour le sketch, et tout ira tout seul ; les Gibeau sont toujours très gentils, et tout le monde m'invite à dîner alors je n'ai même pas besoin de faire la cuisine. Warum ist es katastrophal wie du französisch schreibst ? [Pourquoi la façon dont tu écris le français est-elle catastrophique ?] Et je t'aime bien assez pour lire tout ça même si tu écrivais en turc. Ma douce, j'espère pouvoir venir te chercher à Zürich si tout va bien mais ce serait peut-être plus sage, si nous devons partir six mois, de faire des économies – pourtant tu sais bien que si je pouvais, je prendrais le train ce soir ; mon ange, de toutes façons, tout ira bien, je te le répète – il n'y a qu'une seule chose qui compte, c'est d'être avec toi. Je t'aime.
Ton bison.

V/Réf. 76 / 394 - 1221

V/Coupure de courant du 27/3/52

Paris, le 27/3/52

Monsieur le Directeur

Ce matin, on est venu de votre part me couper le courant parce que je n'avais, m'assure-t-on, pas réglé votre dernière facture. Voici pourquoi. Cette facture de F 10 539 me fut laissée jadis aux bons soins de la concierge, précisément le 5 Mars 1952, par votre encaisseur. On m'assura tout à l'heure au téléphone qu'il s'agit d'un encaisseur de « la » banque et que vous n'y pouvez rien. Je peux vous garantir, moi, que le dit encaisseur n'avait qu'à se présenter pour recevoir les F 10 539 et qu'il ne le fit pas, ce que je suis en mesure de prouver. Sa négligence, donc, m'obligeait de descendre, passer à la poste envoyer un mandat, perdre une bonne heure en somme. Comme toutes les corvées, j'ai donc relégué celle-là dans un coin sombre de mon esprit encombré. Sur quoi on me réclamait voici quelques jours, par lettre et en des termes peu amènes la somme de F 10606 (c'est chez vous, paraît-il, ce que donnent, additionnés, 10 539 et 66). Donc, non seulement votre employé n'avait pas fait son travail mais encore, j'étais pénalisé pour sa négligence. Et maintenant, on me dit qu'il m'en coûtera F 300 de plus pour voir rétablir le courant. Et il faudra quand même que j'aille à la poste, et vous m'obligez à vous écrire une lettre humiliante (pour vous) et je suis contraint de faire cuire mes artichauts chez mon voisin, ce qui est de mauvais goût. Diverses solutions m'eussent soulagé momentanément : arracher le cumulus (qui vous appartient) et le livrer tout chaud aux bêtes féroces, éventrer la cuisinière électrique (également vôtre) et en précipiter les restes dans la cage de l'escalier, ôter le couvercle de la boîte de jonction et me servir moi-même (c'est enfantin) ou encore venir vous poignarder avec sauvagerie, vous et vos services. Mais tout cela prend du temps, tout cela est salissant et ne me mènera pas loin. Je préfère donc vous envoyer ci-joint F 10539. Je compte en effet que vous considérerez comme moi que le temps que cette histoire m'a fait perdre, et par votre faute, vaut bien celui de vos encaisseurs et autres tranche-jus. Sinon, soyez assez aimable pour avoir la malhonnêteté de rajouter F 366 à votre prochaine note. Ne m'obligez pas à vous envoyer un second mandat ; ou avertissez le rétablissement, à qui je donnerai le complément. Mais j'ai confiance en votre grandeur d'âme et en outre, je ne vous veux point vexer.

BORIS VIAN

c/o Mlle Kübler, 8 Boulevard de Clichy 1

P.S. J'habite depuis dix mois ce studio, hélas « meublé » (sic) et je préférerais aussi un appartement « bourgeois ». Mais pourquoi cette rapidité d'action envers des clients réguliers ? Ne craignez-vous point que l'on fourgue vos appareils en location pour payer vos factures ? Vos hommes, je vous en avertis, ne vérifient jamais s'ils sont toujours là.

P.S. 2 Je vous signale en outre que vous pourriez éventuellement tirer quelque argent de cette lettre en la communiquant à un journal. Je suis persuadé que mes camarades Carmen Tessier ou Françoise Roche vous en donneraient bien 366 francs. D'ac ?

Boris Vian Portrait

Par Corinne Amar

Il fut tout à la fois ingénieur diplômé de Centrale, trompettiste de jazz, acteur, chanteur, parolier, pasticheur de romans noirs américains, dessinateur et peintre, auteur de nouvelles et de pièces de théâtre, romancier. Il eut ce style qui n'appartenait qu'à lui, nimbé d'absurde, de fête et de jeu, d'une fantaisie folle qui correspondait au pessimisme de son double, Vernon Sullivan, qui traversa son œuvre et sa vie. Boris Vian avait 39 ans ce 23 juin 1959 où son cœur, pas solide depuis ses douze ans, le lâcha. Neuf ans plus tôt, en signe avant-coureur, une grave déficience cardiaque l'obligeait à renoncer à la trompette.

On fête cette année le centenaire de sa naissance, un 10 mars 1920, et nombre d'événements lui rendent hommage dont une foisonnante correspondance de Vian (expéditeur et destinataire) parue aux éditions Fayard (Boris Vian, *Correspondances 1932-1959*, présentée par Nicole Bertolt).

Ce qu'on sait de cet artiste curieux de tout, doué en tout ce qu'il touchait, c'est qu'il ne fut pas reconnu de son vivant comme il l'aurait voulu, ce qu'on sait aussi c'est qu'il laissa pourtant à la postérité des romans lus aujourd'hui comme des classiques – de *J'irai cracher sur vos tombes* (1946), à *L'Écume des jours* (1947), *L'Automne à Pékin* (1947), *L'Arrache-cœur* (1953)...

Adolescent ou adulte, nul n'a oublié après l'avoir lu – pour ce qu'il dégagait de poésie, de gravité, d'intemporalité – *L'Écume des jours*, ce roman écrit en moins d'une saison, à l'âge de vingt-six ans, un conte d'abord enchanteur d'innocence joyeuse, puis cruel. Lui, un jeune homme de vingt-deux ans qui n'a pas besoin d'argent puisqu'il a des moyens, fou de jazz et détestant le travail et elle, belle, qui doit son prénom à une ritournelle de Duke Ellington, *Chloe (Song Of The Swamp)*. Colin et Chloé s'aiment mais un nénuphar vient ronger progressivement les poumons de Chloé : ils s'aiment, inoubliables personnages d'un univers fantastique, nourri de jazz et d'onirisme, de réalité sublimée. Ainsi, dès le début : « Colin terminait sa toilette. Il s'était enveloppé, au sortir du bain, d'une ample serviette de tissu bouclé dont seuls ses jambes et son torse dépassaient. (...) Il alluma la petite lampe du miroir

grossissant et s'en rapprocha pour vérifier l'état de son épiderme. Quelques comédons saillaient aux alentours des ailes du nez. En se voyant si laids dans le miroir grossissant, ils rentrèrent prestement sous la peau et, satisfait, Colin éteignit la lampe. Il était assez grand, mince avec de longues jambes, et très gentil. Le nom de Colin lui convenait à peu près. Il parlait doucement aux filles et joyeusement aux garçons. Il était presque toujours de bonne humeur, le reste du temps il dormait. »

Souvenir d'une époque choyée ? Boris naît dans un hôtel particulier de Ville-d'Avray, dans les Hauts-de-Seine, après Lelio. Lorsque la fratrie s'agrandit, la famille déménage dans une villa non loin du parc de Saint-Cloud, où les parents, Paul et Yvonne, continuent de mener la belle vie, avec chauffeur, jardinier, professeurs et coiffeur à domicile. Paul est fortuné, alors il n'a pas besoin d'un métier, Yvonne est musicienne, qui a donné à ses deux premiers enfants des prénoms issus d'opéras. Lorsque ruiné par le krach de 1929, le père perd une partie de sa fortune en bourse, la famille se voit déménager dans la maison du gardien, et la villa est louée à la famille Menuhin dont les trois enfants sont déjà doués en musique. Les uns et les autres partagent leurs jeux. Le fils, Yehudi Menuhin (sa mère l'avait appelée Yehudi, afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur ses origines juives), qui a quatre ans de plus que Boris est un prodige de treize ans qui invite la famille Vian à venir l'écouter, à Paris, en concert. Au même âge, Boris est déjà fragile et surprotégé, souffrant d'une insuffisance aortique. La famille est soudée.

La première des lettres de la correspondance date de 1934 : Boris Vian a quatorze ans, il écrit à son père, et signe souvent ses lettres à ses parents d'un affectueux *Your Bison*.

[Circa 1934]* « Mon cher pa (bis) Est-ce que Londres est une belle ville ? Tâche en revenant de me rapporter quelques-uns des joyaux de la couronne, histoire de relever mon budget. Je te préviens que maintenant que tu es parti, Tata, Maman et Nini se sont fait couper les cheveux avec Suckiten : c'est madame Menuhin qui a rempli le rôle du coiffeur avec maestria. Bistell a déjà bu 3 bouteilles de bon vin. Reviens vite pour arrêter cela, parce qu'il commence à ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre. Maman en apprenant à conduire a renversé : 1° un poteau télégraphique, 2° un bec de gaz, 3° une marchande de glaces. J'espère que dans 8 jours, tu lui donneras la fessée... Je te conseille de ne pas revenir car on annonce un typhon sur la Manche et un tremblement de terre à Calais. »

Malgré la guerre, une santé défaillante, il est admis en 1939 au concours d'entrée à l'École cen-

trale, et obtient son diplôme d'ingénieur trois ans plus tard. Il épouse Michèle Léglise (qui deviendra Michelle Vian) qui, avec son frère, fait partie de sa bande d'amis, ils ont vingt-et un ans tous les deux et il apprend à jouer de la trompette. Elle lui fait découvrir les auteurs anglo-saxons et la langue anglaise, traduira avec lui plusieurs polars américains ; il compose un orchestre avec ses frères, avant d'aller animer les surprises-parties et d'ouvrir un club de jazz amateur à Saint-Germain-des-Prés qui aura un certain succès.

Au début de l'été 1946, Boris fait la connaissance d'un jeune éditeur, Jean d'Halluin, qui vient de créer les Éditions du Scorpion, avec trois titres à son actif. Sympathie réciproque : il demande à Boris de lui écrire un livre dans un genre qui plaît beaucoup comme certains romans de Henry Miller. Boris Vian accepte l'idée et cela donnera *J'irai cracher sur vos tombes*. Un roman cru non sans violence où la sexualité joue une large part, qui dénonce le racisme entre Blancs et Noirs. L'auteur est censé être un Américain nommé Vernon Sullivan, dont Boris Vian serait le traducteur. Scandale, début de procès, l'auteur finit par reconnaître que Vian et Sullivan ne font qu'un.

Lorsque la danseuse – à l'Opéra de Zurich puis aux Ballets de Paris avec Roland Petit – Ursula Kübler (1928-2010), rencontre Boris Vian, dans un dîner d'amis, on est en 1950. Il quitte peu après le domicile conjugal pour une chambre de bonne au 6e étage d'un immeuble Boulevard de Clichy. Il a vue sur le Sacré-Cœur. Ursula l'y rejoint, et quatre ans plus tard, devient sa seconde épouse.

Lorsqu'ils s'installent Cité Véron, dans le 18e arrondissement de Paris, sur le toit du Moulin Rouge, comme locataires (le lieu sera leur habitation et son atelier), il a emporté avec lui l'essentiel : une petite table, deux chaises, un électrophone, trois grosses valises et des cartons remplis de livres et de disques. Il fabrique lui-même ses étagères. Objets, mots, musique, il transpose avec la même fantaisie leur vie quotidienne.

Celui qui traversa tel un météore le milieu du siècle, flamboyant, inspiré, fécond, d'une vitalité angoissée par l'urgence de vivre, et qui couvrira des milliers de pages – du roman à la poésie, au théâtre, en passant par la musique, la critique, la peinture – mû autant par la volonté de la création que du partage, ne sait pas qu'il ne lui reste que cinq ans à vivre.

.....

* *Correspondances 1932-1959*, présentée par Nicole Bertolt, éditions Fayard, août 2020.

La parole est aux accusés

Histoire d'une jeunesse sous surveillance 1950-1960

Par Gaëlle Obiégly



Il se peut que les parents soient un obstacle entre vous et la vie. Vie qu'ils ont donnée et dont ils s'estiment être les propriétaires. Ou bien c'est la société qui revendique cette propriété et les médecins se mettent à son service. Ce fut le cas de psychiatres dans les centres d'observations et de rééducation pour la jeunesse

dans l'après-guerre, comme on le voit dans cet ouvrage. A priori, les intentions sont louables. Mais dans les faits, il s'agit de contraindre la jeunesse à se soumettre à la police des mœurs. La société vous demande des comptes alors que l'injustice sociale génère délits et désespoirs. Mais aussi des désirs, des rêves de vie à censurer. Les années 1950 semblent une prison. Et celle qui, par exemple, ose marcher seule après 23h dans le quartier de Pigalle se retrouve en un tournemain captive d'un foyer où l'on rééduque des jeunes femmes, des jeunes hommes avec l'aval de leurs propres parents. Alors les jeunes sont mis sous surveillance. Entretiens, rédactions, dessins témoignent de tempéraments et d'histoires personnelles qui racontent une époque. Les photos qui jalonnent le volume la donnent à voir. Ce ne sont pas des portraits des incarcérés ou de leur environnement familial, amical. Ce sont des images qui montrent leur monde. Ainsi, la description de Marthe, « Petite, menue, blonde, son sourire, sa propreté allant jusqu'à la minutie », est flanquée d'une photo prise dans un atelier. Au premier plan, la jeune femme blonde brodant délicatement une chaussure, ce pourrait être Marthe. Plus loin, la description rédigée par une monitrice du centre signale un comportement « d'enjôleuse ».

Ce qui justifierait la captivité de Marthe. On s'en fait une représentation à partir des rédactions de l'adolescente, des rapports émis par la monitrice. Le regard du psychiatre est la plupart du temps le moins empathique de tous. Le livre ne commente pas les documents, il les sélectionne et les agence avec une économie éloquente.

C'est un livre aussi intéressant que beau. Il expose la surveillance qui s'est exercée sur la jeunesse dans les années 1950. Il y a beaucoup à lire et des documents issus des archives des maisons de redressement. Chaque cas donne lieu au récit des événements qui ont précédé l'arrestation et ses circonstances. On peut lire ensuite le rapport de police. Et pour certains jeunes, leur version des faits. Car on leur demande d'écrire des rédactions où ils racontent les grands faits heureux ou malheureux de leur existence. Ecrire et dessiner les moments de leur vie, leurs aspirations aussi. Quand on leur propose de faire trois vœux, ils disent avec simplicité leur besoin de liberté et d'amour. Il y a notamment un chapitre consacré à une adolescente jugée trop libre. Elle s'appelle Renée. On l'a attrapée sur un boulevard où elle se promenait seule après 23h. On l'a accusée de vagabondage et envoyée dans une maison où les jeunes femmes sont mises sous surveillance. C'est le centre d'observation et de rééducation de Chevilly-Larue. Dans les années 1950, considérées comme un moment important de la justice des enfants, 6000 garçons et 3000 filles ont été placés, en région parisienne, dans ces centres pour être observés.

Ce sont des spécimens de la jeunesse française ayant grandi dans les classes populaires.

Véronique Blanchard et Mathias Gardet ont privilégié la décennie des années 1950 parce qu'elle a vu se développer une nouvelle philosophie judiciaire pour les mineurs. Elle s'appuie sur l'ordonnance du 2 février 1945 sur l'enfance délinquante. On s'attache désormais à éduquer plutôt qu'à punir. Même si du point de vue de ces jeunes il s'agit d'un enfermement douloureux. Jules, arrêté à 17 ans, en 1958, est le seul qui semble accepter l'épreuve. Peut-être parce qu'il se sait capable de donner forme à cette mauvaise expérience. C'est un cas à part. Bon élève au lycée Condorcet puis fugueur, il veut être romancier. Il a écrit plusieurs romans et rêve de publications. Mais il sera orienté dans une école technique à cause d'une chute de ses notes. À la suite de quoi, il est impliqué dans une série de cambriolages dont un au restaurant de La Tour d'argent. L'ordonnance du 2 février 1945 entend juger les jeunes qui ont commis des délits sur leur personnalité et non sur la gravité des faits. S'ils ne représentent pas un réel danger pour la société, ils sont considérés

comme un danger pour eux-mêmes. Le juge des enfants, nouveau magistrat, se veut une sorte de père bienveillant qui veille à l'éducation de ces jeunes. L'institution les placent en observation de manière à examiner leur comportement. Selon l'expression de la police, ce sont des « jeunes à vérifier ».

À travers un choix d'archives, l'ouvrage expose la méthodologie des centres d'observation et d'éducation. Celui de Savigny-sur-Orge accueille des garçons, celui de Chevilly-Larue, des filles. Là, ils sont incités à se raconter. C'est par le biais d'entretiens, de rédactions, de dessins que l'on connaît la vie de ces adolescent.es et leur milieu familial et social. À cela s'ajoutent des notes rédigées par les éducateurs, des rapports de police et des expertises du psychiatre de l'établissement. Celles-ci sont glaciales et contrastent avec la sensibilité, l'élan des récits de vie délivrés par les jeunes. Ils se confient volontiers, ce qui parle en faveur des techniques d'observation. Leurs écrits sont poignants. Leurs dessins sont touchants. L'élasticité de leur âme s'y manifeste, un mélange d'énergie et de naïveté. D'ailleurs, une fille dit qu'elle a connu le bonheur durant sa petite enfance, avant de comprendre trop. Les émotions qui s'expriment dans ces écrits et dessins savamment encadrés sont nombreuses et elles sont intenses. Elles découlent de vies violentes où la pauvreté joue un rôle majeur. On entend au fil des pages la résignation à vivre dans la misère, la colère d'avoir été violée par son beau-père, le désespoir d'avoir perdu sa mère à 8 ans, les peurs survenues pendant l'exode et la guerre, le chagrin d'être séparé des frères et sœurs, la souffrance d'être maltraité, la honte d'avoir menti à une amie, le dégoût de l'école, l'habileté à faire toutes sortes de petits boulots, la passion du travail, l'amour fou, la foi, les petits émois de la rue et des cafés de Paris, la soif de liberté.

L'agencement des documents a ceci de remarquable qu'il souligne la différence de langue entre les sujets et ceux qui les observent. Édith, dont

l'homosexualité est jugée contagieuse, écrit : « Pour raconter cette peine qui me déchire le cœur, il faudrait quelqu'un qui ait les mêmes idées que moi ». C'est une parole essentielle qui formule la solitude de ces mauvaises filles, mauvais garçons. Face à eux, des adultes dont l'expression autoritaire traduit la volonté de rendre ces jeunes conformes. On ne punit plus, non, mais on veut les soigner, notamment de l'homosexualité, ou du vagabondage qui est le nom policier donné au désir de marcher dans les rues à sa guise. L'écart des points de vue génère des variations dans une même langue ; le français que les délinquants et les experts manient différemment. On lira dans ces pages un ensemble de courts textes dont les contrastes révèlent la brutalité subie par ces jeunes au sein même de l'endroit où l'on prétend les rééduquer. Les rapports de psychiatrie enferment ces adolescent.es, dressant une prison avec des phrases.

La parole est aux accusés

Histoires d'une jeunesse sous surveillance, 1950-1960

Véronique Blanchard Mathias Gardet

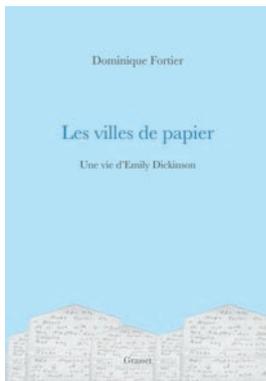
Éditions Textuel, 192 pages, 23 septembre 2020

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.



Une vie d'Emily Dickinson de Dominique Fortier

Par Corinne Amar



« Pendant des années, chaque fois que nous allions à la mer, j'en rapportais des poignées d'agates blanches, rous-ses, jaune moutarde, safran, et des morceaux de *sea glass* bleutés polis par les vagues. Une fois rentrée à la maison, je les disposais dans la bibliothèque de mon bureau, entre les livres. » E.D

On connaît peu de choses de la poétesse Emily Dickinson (1830-1886). Une unique photographie connue la montre à seize ans, assise, le visage pâle et grave, un ruban de velours autour du cou, de grands yeux noirs, une raie partageant ses cheveux de part et d'autre, ramassés en chignon probablement, le regard et la pose sérieux, le sourire tranquille. Elle naît à Amherst, dans le Massachusetts, une petite ville américaine à quelques centaines de kilomètres de Boston. Une enfance bourgeoise, une adolescence studieuse nourrie de Bible et de Shakespeare, des amitiés enflammées nées de cette époque, l'adoration possessive des aimés : son seul cadre de vie sera la famille et sa proximité.

Les Dickinson sont une tribu ; le père, Edward, juge à Amherst, à l'esprit patriarcal, austère par son puritanisme, est craint par les enfants – pourtant lorsqu'il meurt en 1876, Emily est désespérée ; la mère, dépressive, très vite malade, alitée, dépendante est peu présente – le frère aîné, Austin, est la référence au sein de la fratrie : « Austin partit étudier à Harvard, Emily lui écrit tous les jours des lettres qu'elle veut vives, légères, irrésistibles, dans l'espoir de le voir revenir. Mais il ne revient pas. Ses lettres ne sont pas assez convaincantes. Il faudrait pouvoir lui envoyer des papillons. » Lavinia, la dernière, liée à sa sœur par un « attachement précoce, ardent, invulnérable », est le soutien indispensable de toujours, et deviendra au fil des années de réclusion de sa sœur comme un double muet d'Emily.

Par petites touches, tels des petits portraits ciselés et sans ordre chronologique, énigmatiques par leur parti pris de raconter sans expliquer, l'auteur nous fait entrer dans la vie de son héroïne.

Peu après ses trente ans, devenue phobique, Emily Dickinson ne sortira plus de chez elle, d'abord enfermée dans le jardin de son père puis, dans sa chambre. Excentrique, poète, elle ne regarde plus le monde que de sa fenêtre. « *La gloire est une abeille / Elle a un chant / Elle a un dard / Ah, elle a aussi une aile* (« *Fame is a bee / It has a song / It has a sting / Ah, too, it has a wing* ». [V. sans date*]). Elle commence à rassembler ses poèmes dans des cahiers cousus ; les années 1860 voient jaillir la puissance explosive de sa force créatrice. Ses quatrains floraux n'ont rien d'une broderie poétique : elle y voit cette absolue adéquation entre la fleur – gage et langage d'amour – et l'écriture, et dans le poème bref, tout l'espace des fulgurances du voyant. « Au jardin de fleurs qui pousse dehors fait écho, de l'autre côté de la fenêtre, le jardin de papier que cultive Emily, l'hiver durant. Assise à sa table devant la fenêtre, elle transcrit le jardin évanoui qu'elle seule continue de voir (...). Comment les autres font-ils pour vaquer à leurs affaires, petites ou grandes, occuper des emplois, coudre des robes, avoir des enfants, assister à des pique-niques ? Comment font-ils pour s'arracher à ce ravissement qui s'empare d'elle quand elle regarde par la fenêtre ? Leurs yeux ne voient-ils pas la même chose que les siens ? Ou bien c'est que leurs fenêtres ne sont pas aussi nettes. »

Emily a désormais décidé de ne plus porter que du blanc et de ne plus jamais franchir cette ligne qui délimite l'espace de sa chambre. Elle écrit des lettres, des milliers de poèmes comme autant de fragments d'un autoportrait inachevé (n'en publie que cinq de son vivant, passés inaperçus), que sa sœur recueillera après sa mort – œuvre et correspondance indissociables, intensément personnels. Et pourtant, même dans sa correspondance, elle continue d'apparaître telle une énigme, au cœur d'une œuvre de création qui ne doit à aucun maître, terrain d'expérimentation où la voix qui s'exprime, saisie par cette pure angoisse de la mort où alternent douleur et extase, demeure à la recherche de son moi, à la fois réel et fictif et néanmoins authentique.

Parmi les amies qu'elle a pu se faire au cours de ses études, trois d'entre elles ont gardé un lien très fort et entretenu une correspondance suivie dont il reste les traces ; Abia Root, Emily Fowler et Jane Humphrey (qui vécut un temps chez les Dickinson). À cette dernière, elle écrit, le 23 janvier 1850 (elle a vingt ans) : « *Chère Jane, Je t'ai écrit bon nombre de lettres depuis que tu m'as quittée – pas de celles qui vont à*

*la poste – et voyagent en sacs postaux – mais de bizarres – petites lettres silencieuses – toutes pleines d'affection – et pleines de confiance – mais manquant de preuves à tes yeux – et par conséquent non valables – d'une certaine façon tu ne leur répondras pas (...) Celles-là, je les écrivais la nuit – quand le reste du monde dormait – que Dieu seul se mettait entre nous – et que personne d'autre ne risquait d'entendre. »***

La correspondance avec ses amies demeure et demeurera, pour elle, le lieu de la libre intimité, au-delà des raffinements spirituels de la conversation – attachement passionné qui lui fera dire, de l'autre amie, Susan Gilbert, entrée (en 1850) dans le cercle des amies « les plus chères » – et que son frère, Austin, épousera quelques années plus tard : « Le lien entre nous est très fin, mais un Cheveu jamais ne se dissout. » (billet de 1885, un an avant sa mort) ***

Dans un autre essai très intéressant de la poétesse essayiste américaine, Susan Howe, paru aux éditions Ypsilon en 2017, les premières lignes de la préface déjà troublent par leur acuité et le mystère profond auquel elles renvoient : « *Je suis Personne !* – et c'est une tâche bien difficile de faire comprendre à quel point n'être personne fut jadis le sort d'Emily Dickinson. » Plus loin encore, cet autre propos éclairant : « La vie d'Emily Dickinson, c'était le langage, et pour tout paysage un dictionnaire. »

Lorsqu'elle meurt, en 1886, elle a 56 ans. Ses poèmes ne furent lus que par le cercle de famille, élargi à quelques amis à qui elle les offrait en guise de fleurs ou de bouquets (disait-elle), et reflet du tumulte d'une vie intérieure, sentimentale et mystique, silencieuse et secrète ; hymne souvent à la lumière ou encore, à la souveraineté de l'été, éblouissants de plénitude, et troublants dans leur familiarité avec l'invisible. À cela, ajouter une constellation d'invocations ou de pieds de nez à Dieu, une écriture elliptique, « explosive et spasmodique », comme elle-même la décrivait : Emily Dickinson avait pour religion la Poésie.

Qui était Emily Dickinson ? En s'intéressant de près à cette âme en incandescence, à la magie des images et du rythme si singuliers de sa poésie qu'elle retranscrit par petits tableaux littéraires ou picturaux, la romancière, essayiste, traductrice québécoise, Dominique Fortier, explore une existence de l'intérieur à travers ses livres, ses lettres, sa famille, son jardin, ses fantômes... Autour de moments choisis de la vie d'Emily Dickinson, Dominique Fortier interroge aussi les mondes qui nous construisent, réels ou fictifs, ces *villes de papier* qui nous abritent, nous protègent, nous élèvent.

* *Quatrains et autres poèmes brefs*. Traduction et présentation de Claire Malroux, éd. bilingue, nrf, Poésie / Gallimard, 2000, p. 220.

** Emily Dickinson, *Avec amour, Emily*, Traduction et présentation de Claire Malroux, éd. José Corti, 2001, p. 33

*** Idem, préface p. 18

Dominique Fortier
Les villes de papier, Une vie d'Emily Dickinson
Éditions Grasset, 224 pages.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Correspondances



Yo Savy, *J'erre dans mon passé toujours plus proche*. En 1962, Yo Savy ou Yo Sermayer (1911-2003), peintre méconnue, accepte l'invitation de son beau-frère d'écrire dans la revue médicale *Le Caducée* qu'il a fondée. Elle collabore à la section culturelle de la revue en rédigeant la « Lettre du mois », une correspondance imaginaire. Durant quatre ans, l'artiste quinquagénaire va explorer avec délectation ce nouveau mode d'expression littéraire. Une sélection de ses chroniques, publiée par les éditions Allia, témoigne ainsi de son érudition, de son esprit tourné vers la fantaisie et les jeux de langage. Même

quand elle semble signer de ses propres initiales, l'auteure se dérober systématiquement sous l'identité d'un expéditeur masculin et nourrit sa plume de fiction et de réalité. Elle laisse libre cours à son imagination, parcourt le globe et le temps, se laisse porter par sa grande curiosité, son sens aigu de l'observation. « Je suis sur la route des pirates, le nez au vent, l'œil ouvert, l'oreille aux aguets. La ville inconnue se dresse d'un seul bloc puis les rues s'ouvrent, les maisons s'écartent, des milliers de fenêtres fixent l'étranger que la foule ignore. » Ses missives parlent de fleurs, de paysages, de taille des arbres dans Paris, de Fête du 14 juillet, d'histoire de la Bastille, de teckel égaré, de la passion d'un Polonais pour sa moto. Elles sont des cartes postales, des impressions de voyage envoyées depuis Athènes, Moscou, New York ou Miami. « La Méditerranée est une mère pour ses riverains ; elle les marque d'un air de famille, leur insuffle une culture homérique. L'Atlantique, ceinture de corail, et gulf-stream vient de si loin qu'il a englouti tous les messages dans ses lames. » À cinquante-cinq ans, Yo Savy apprend de sa mère qu'elle est la fille secrète de Marcel Duchamp. Père et fille se rencontrent en 1966 et se découvrent de grandes affinités. L'inventeur du ready-made sera à l'initiative de l'exposition qui lui sera consacrée en 1967 à la Bodley Gallery à New York. Une rétrospective de son œuvre se tiendra en 1983, à la Kunsthalle de Berne. Éd. Allia, 144 p., 8,50 €. Élisabeth Miso

Romans

Fabrice Caro, *Broadway*. Un beau jour, vous recevez une enveloppe plastifiée bleue et vous prenez cruellement conscience que votre vie vous a filé entre les doigts, pire, qu'elle n'a que peu d'éclat. Axel ne comprend pas, ce courrier du programme de dépistage du cancer colorectal n'aurait jamais dû lui parvenir, il n'a que quarante-six ans pas cinquante. Cela l'obsède sans qu'il puisse se confier à quiconque, pas même à sa femme Anna. Il cache l'enveloppe sous une pile de documents, « (...) comme on cache tout ce qui marque une évolution, un basculement, un changement de la perception que les proches peuvent avoir de nous. » Il se sent comme coupé des autres, incapable d'agir sur les événements. Qu'a-t-il fait de ses rêves ? Il contemple avec nostalgie la batterie de son lointain groupe de rock, désormais



reléguée dans le garage, se rend à son bureau sans enthousiasme, écoute à la machine à café les illusions sentimentales de son collègue, subit les apéritifs entre voisins et autre projet de vacances entre amis mortellement ennuyeux, s'inquiète pour sa prostate et ne reconnaît plus ses enfants grandis trop vite. Sa fille, abattue par un chagrin d'amour, lui demande de brûler un cerge dans le but de neutraliser sa rivale. Son fils a délaissé ses Playmobil pour dessiner deux de ses professeurs en plein ébat sexuel. Son fantasme : disparaître. « S'évaporer, sans

préavis, sans laisser la moindre nouvelle, partir, prendre congé, démissionner de la vie, démissionner de la réalité. » Alors, Axel s'imaginer dans le quartier de La Boca à Buenos Aires, attablé à une terrasse ou jouant de la batterie le soir dans un café-concert. Fabrice Caro (Fabcaro pour la BD) a le goût du burlesque et des situations où se révèle l'absurdité de nos vies, de nos comportements humains. Il croque avec drôlerie et tendresse un héros pris dans des affres existentiels, en perpétuel décalage, inadapté à son quotidien. « Rien ne ressemble jamais à ce qu'on avait espéré, rien ne se passe jamais comme on l'avait prévu, le résultat est toujours à des années-lumière de ce qu'on avait projeté, nous sommes tous dans une comédie musicale de fin d'année, dans un *Broadway* un peu raté, un peu bancal (...) ». Éd. Gallimard, Sygne, 208 p., 18 €. Élisabeth Miso

Essais



Ai Weiwei, *Dans la peau de l'étranger. En guise de manifeste*. Traduction de l'anglais Béatrice Commengé. La

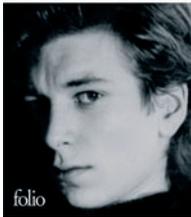
question de la dignité de l'être humain et de la protection de ses droits fondamentaux est au cœur des pensées et du processus créatif de Ai Weiwei. Le célèbre artiste chinois, qui a montré la force de son combat contre la censure et l'oppression, s'intéresse particulièrement au sort des migrants. Pour son documentaire *Human Flow* (2017), il a ainsi interviewé plus de six cents réfugiés dans une quarantaine de camps en différents endroits du globe. L'ONU estime à 70,8 millions le nombre de personnes déplacées dans le monde. Avec ce livre en forme de manifeste, Ai Weiwei poursuit sa réflexion sur les conséquences dramatiques des inégalités sociales et des conflits, sur les mécanismes d'exclusion et de haine à l'œuvre dans nos sociétés. Il scrute nos préjugés, notre peur de l'autre, de l'étranger, nous rappelle que « Notre finitude et notre vulnérabilité permanentes sont ce qui nous rapproche les uns des autres. », s'appuie sur son histoire personnelle et remet en perspective le rôle et la responsabilité de l'artiste.

« (...) ce à quoi je m'oppose, ce contre quoi je lutte, dépasse de loin n'importe quelle dictature. Je veux résister à toutes les idéologies qui étranglent une société, résister à la bêtise, à l'étroitesse d'esprit. Car ces fléaux-là sont, eux aussi, malheureusement universels. » Pour lui, le regard que nous portons sur les réfugiés, notre propension à l'indifférence ou à l'hostilité, sont le reflet d'une perception déformée de la réalité. Refuser d'absorber les flux migratoires nous condamnera à un appauvrissement sur tous les plans. « En tant qu'être humain, en tant que citoyen, mais aussi en tant qu'artiste, je dois me poser la question de savoir comment traiter cette expérience de la souffrance, comment la rendre évidente et transmettre quelque chose de fondamental à mes contemporains. » Ayant lui-même fait l'expérience de la discrimination et de l'exil, il sait ce que cela signifie de se sentir un étranger. L'année de sa naissance en 1957, son père, le poète Ai Qing considéré comme « un ennemi du peuple » a été emprisonné puis déporté en Mandchourie et

dans le Xinjiang. Les humiliations et le dénuement endurés par sa famille pendant vingt ans sont profondément imprimés dans sa mémoire et ont influencé son art. Son engagement lui a valu d'être inquiété à son tour. Arrêté en 2011, il a finalement quitté la Chine en 2015. Après Berlin, il vit désormais à Cambridge. Éd. Actes Sud, 64 p., 8,90 €. **Élisabeth Miso**

Autobiographies

Karl Ove Knausgaard
Comme il pleut
sur la ville



Karl Ove Knausgaard, *Comme il pleut sur la ville*. Traduction du norvégien par Marie-Pierre Fiquet. Considérée comme une entreprise unique en littérature, voilà le tome V paru en poche d'une autobiographie en six volumes du Norvégien, Karl Ove Knausgaard (né en 1968). [Déjà publiés en France : *La Mort d'un père*, *Un homme amoureux*, *Jeune homme* et *Aux confins du monde*]. Fabuleuse confession d'une vie, mise à nu bouillonnante, foisonnante avec un parti-pris de réalisme rigoureux où le souci esthétique n'a pas d'importance : il s'agit de dépeindre un quotidien, tout ce qui d'habitude n'est

pas littéraire, et pourtant, il en fait une œuvre. Tout enchante, le ton, l'histoire, l'audace, l'intelligence littéraire, romanesque. Dans ce tome, Karl Ove Knausgaard a vingt ans — il revient sur ses années d'apprentissage à Bergen, ville située sur la côte sud-ouest de la Norvège, entourée de montagnes et de fjords : il est sûr de devenir écrivain, surtout, il est le plus jeune étudiant à la prestigieuse Académie d'écriture d'où sont sortis les plus grands. Il déborde d'enthousiasme et d'ambition, intarissable en poésie ou en roman norvégien contemporain, mais la vie y est dure, constellée d'échecs ou d'humiliations cuisantes. Il n'a pas un sou, passe son temps à emprunter de l'argent, à douter, ses illusions volent en éclats, et il prend l'habitude de terminer ses semaines dans les bars où il se saoule pour oublier. Timide en société, il est maladroit avec les femmes, tombe éperdument amoureux d'Yngvild, devant qui il rêve de se déclarer. « (...) Le lendemain, je nettoyai l'appartement, changeai les draps, lavai mes vêtements et les étendis sur le sèche-linge dans la cave, je voulais que tout soit parfait au cas où elle viendrait chez moi après la fête (...) Il fallait que je dévoile mes intentions, que je fasse une avancée sinon elle allait me glisser entre les doigts. Parler n'y suffirait pas, la situation exigeait un geste, un baiser, une étreinte, et plus tard peut-être, en marchant dans les rues, une question, tu veux venir chez moi ? » Puis, l'horizon s'éclaircit. Éd. Folio, Gallimard, 770 p., 9,70 €. **Corinne Amar**



Fatima Daas, *La petite dernière*. « Je m'appelle Fatima Daas. Je suis la *mazoziya*, la petite dernière. Celle à laquelle on ne s'est pas préparé. Française d'origine algérienne. Musulmane pratiquante. Clichoise qui passe plus de trois heures par jour dans les transports. (...) J'ai fait quatre ans de thérapie. C'est ma plus longue relation. L'amour, c'était tabou à la maison. » La petite dernière où l'histoire d'une jeune femme qui vit à Clichy-sous-Bois (« une ville de musulmans »), musulmane, homosexuelle et coupable de l'être, née dans une famille nombreuse,

imprégnée de son temps et de son milieu, qui lit le Coran, aime le rap, Annie Ernaux et Marguerite Duras, mêle au français des expressions en arabe, et essaie de creuser cette complexité des identités en elle, en même temps qu'elle a le sentiment de mener une double vie. Bonne élève à l'école, elle grandit

pourtant telle une perturbatrice, une « ensauvagée » qui ne trouve de place nulle part, ni dans sa religion, ni dans sa famille qu'elle ne veut pas chagriner — une mère qu'elle adore, deux grandes sœurs, un père taiseux mais qui peut cogner — ni dans son adolescence. « Parfois, j'ai envie d'être moi. Dire ce que je pense. Mais les mots de mes parents m'envahissent ». Comment trouver sa juste place ? Faut-il choisir ? Ne pas choisir ? Alors, l'écriture s'impose, qui jaillit neuve, volcanique, coup de poing et, peut-être, permet de savoir, de comprendre, se comprendre, accepter sans cacher l'ambivalence des sentiments. Un roman sans concession sur le monde contemporain, sur elle, sa jeunesse, la vie de banlieue, Paris, la sexualité, la foi, son *sentiment d'appartenance*. Un texte qui reprend, telle une litanie, la même phrase en début de chaque page, *Je m'appelle Fatima Daas* ; long monologue construit autour de fragments d'une vie qui n'a pas froid aux yeux et appelle un chat un chat. Éd. Noir sur Blanc, collection Notabilia, 189 p., 16 €. **Corinne Amar**

Revue



Revue *Les Moments Littéraires* n° 44. À paraître en octobre.

Attachée depuis son origine à promouvoir la « littérature du je », la revue publie, deux fois par an, des documents inédits : journaux intimes, carnets, correspondances, récits autobiographiques, autofiction...

Au sommaire de ce numéro :

• Dossier Catherine Safonoff

- Daniel Maggetti, Rectifier la vie, composer la perte : les récits de Catherine Safonoff
- Entretien avec Catherine Safonoff
- Catherine Safonoff, Aimer loin

- Florence Chevalier, entretien et 8 autoportraits
- Rose-Marie Pagnard, Essai de journal d'une acrobate des jours et des nuits
- Jean Sorrente, Journal 2014
- Marie-Louise Audiberti, Carnets
- Dominique Carron, Les petits territoires
- Anne Coudreuse, Chroniques littéraires

<https://lesmomentslitteraires.fr>

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix « Envoyé par La Poste » • 6^{ème} édition



Le Prix littéraire « Envoyé par La Poste » a été décerné à DIMA ABDALLAH pour son livre *Mauvaises herbes* publié par les Éditions Sabine Wespieser.

Il a été remis au Musée de La Poste, le 8 septembre 2020, par Philippe Wahl, Président Directeur Général du Groupe La Poste et Président de la Fondation d'entreprise La Poste, et par Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury.

Le prix « Envoyé par La Poste » qui ouvre chaque année la saison des prix littéraires s'inscrit dans une logique de soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis plus de 20 ans : partenaire du prix Wepler-Fondation La Poste, du prix Sévigné, du prix Clara, du prix Vendredi et du prix des postiers écrivains.

Entretien avec la lauréate Dima Abdallah dans le numéro 213 de FloriLettres, à paraître en octobre 2020.

Dima Abdallah

Née au Liban en 1977, Dima Abdallah vit à Paris depuis 1989. Après des études d'archéologie, elle s'est spécialisée dans l'antiquité tardive. *Mauvaises Herbes* est son premier roman.

Mauvaises herbes

Dehors, le bruit des tirs s'intensifie. Rassemblés dans la cour de l'école, les élèves attendent en larmes l'arrivée de leurs parents. La jeune narratrice de ce saisissant premier chapitre ne pleure pas, elle se réjouit de retrouver avant l'heure « son géant ». La main accrochée à l'un de ses grands doigts, elle est certaine de traverser sans crainte le chaos. Ne pas se plaindre, cacher sa peur, se taire, quitter à la hâte un appartement pour un autre tout aussi provisoire, l'enfant née à Beyrouth pendant la guerre civile s'y est tôt habituée. Son père, dont la voix alterne avec la sienne, sait combien, dans cette ville détruite, son pouvoir n'a rien de démesuré. Même s'il essaie de donner le change avec ses blagues et des paradis de verdure tant bien que mal réinventés à chaque déménagement, cet intellectuel – qui a le tort de n'être d'aucune faction ni d'aucun parti – n'a à offrir que son angoisse, sa lucidité et son silence.

L'année des douze ans de sa fille, la famille s'exile sans lui à Paris. Collégienne brillante, jeune femme en rupture de ban, mère à son tour, elle non plus ne se sentira jamais d'aucun groupe, et continuera de se réfugier auprès des arbres, des fleurs et de ses chères adventices, ces mauvaises herbes qu'elle se garde bien d'arracher. De sa bataille permanente avec la mémoire d'une enfance en ruine, l'auteure de ce beau premier roman rend un compte précis et bouleversant. Ici, la tendresse dit son nom dans une main que l'on serre ou dans un effluve de jasmin, comme autant de petites victoires quotidiennes sur un corps colonisé par le passé.

Ouvrages sélectionnés pour ce prix en 2020 :

Mauvaises herbes de Dima ABDALLAH. Éditions Sabine Wespieser

La fille du père de Laure GOURAIGE. Éditions P.O.L.

La Cuillère de Dany HERICOURT. Éditions Liana Levi

Un jour ce sera vide de Hugo LINDENBERG. Éditions Christian Bourgois

Sale bourge de Nicolas RODIER. Éditions Flammarion

Des kilomètres à la ronde de Vinca VAN EECKE. Éditions du Seuil

Le jury 2020

Président : Olivier Poivre d'Arvor, écrivain, diplomate

Dominique Blanchecotte, présidente de PSL Alumni

Sophie Brocas, écrivaine, haut fonctionnaire et journaliste

Serge Joncour, écrivain

Marie Llobères, déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste

Christophe Ono-dit-Biot, journaliste, écrivain, directeur adjoint de la rédaction du Point

Anne Pauly, romancière, lauréate du prix « Envoyé par La Poste » 2019

Prix Vendredi • 4^{ème} édition Sélection de dix romans le 7 septembre Remise du prix le 26 octobre 2020

Les éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition en partenariat avec la Fondation d'Entreprise La Poste organisent, pour la troisième année consécutive, le Prix Vendredi, prix national de littérature ado.

Le lauréat de l'édition 2020 du Prix Vendredi sera dévoilé à l'Hôtel Restaurant Cinq Codet, Paris 7^{ème}, le 26 octobre 2020.

Pour l'édition 2020, le jury est composé de Philippe-Jean Catinchi (*Le Monde*), Françoise Dargent (*Le Figaro*), Catherine Fruchon-Toussaint (*RFI*), Michel Abescat (*Télérama*), Raphaële Botte (*Mon Quotidien ; Lire*), Marie Desplechin (journaliste et auteure) et Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire).

L'objectif de ce Prix, nommé « Prix Vendredi », en référence à Michel Tournier, est de mettre en valeur la richesse et la créativité de la littérature jeunesse française contemporaine.



Sélection des 10 titres en lice pour le prix Vendredi 2020 :

Âge Tendre, Clémentine Beauvais, Sarbacane
Alma, le vent se lève, Timothée de Fombelle, Gallimard Jeunesse
Et le désert disparaîtra, Marie Pavlenko, Flammarion
L'Attrape-Malheur - Entre la meule et les couteaux, Fabrice Hadjadj, La Joie de lire
L'âge des possibles, Marie Chartres, l'École des loisirs
Les derniers des branleurs, Vincent Mondiot, Actes Sud Junior
Sans armure, Cathy Ytak, Talents Hauts
Soleil glacé, Séverine Vidal, Robert Laffont
Tenir debout dans la nuit, Eric Pessan, l'École des loisirs
Touche-moi, Susie Morgenstern, Thierry Magnier

Prix des postiers écrivains La sélection de la 6^{ème} édition sera bientôt dévoilée.

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste en 2015. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix lors de la cérémonie des vœux du Président, en janvier 2021.

Prix Wepler-Fondation La Poste • 23^{ème} édition Sélection 2020

La distinction sera remise plus tôt que d'habitude : le 2 novembre 2020, dans la brasserie parisienne à laquelle le prix littéraire doit son nom.

Lise Charles, *La Demoiselle à cœur ouvert*, P.O.L
 Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers*, Verdier
 Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique*, La Peuplade
 Christian Garcin, *Le Bon, La Brute et le Renard*, Actes Sud
 Marius Jauffret, *Le Fumoir*, Éditions Anne Carrière
 Julia Kerninon, *Liv Maria*, L'Iconoclaste
 Grégory Le Floch, *De parcourir le monde et d'y rôder*, Christian Bourgois éditeur
 Hervé Le Tellier, *L'Anomalie*, Gallimard
 Fiston Mwanza Mujila, *La Danse du Vilain*, Métailié
 Muriel Pic, *Affranchissements*, Seuil
 Jean Rolin, *Le Pont de Bezons*, P.O.L
 Florence Seyvos, *Une bête aux aguets*, Éditions de l'Olivier



Festivals

Les Correspondances Manosque-La Poste • 22^{ème} édition Du 23 au 27 septembre 2020



Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritaires » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

Tout au long de l'année, Les Correspondances poursuivent leur engagement en faveur de la présentation et de la transmission de la littérature en tissant des partenariats avec les acteurs culturels du territoire. De ces collaborations naissent de nombreux projets qui se structurent notamment autour de l'animation d'un comité de lecture et d'une résidence d'écrivain.

Quelques dates...

Jeudi 24 septembre 21 h • Lecture par François Morel accompagné au piano et à l'accordéon par Antoine Sahler des **Correspondances 1932-1959 de Boris Vian**, Fayard. Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation La Poste. Grande salle du théâtre Jean-le-Bleu.

Samedi 26 septembre 18 h • Dima Abdallah & Sarah Chiche
Rencontre animée par Maya Michalon > Place Marcel-Pagnol
Dima Abdallah, *Mauvaises herbes*, Sabine Wespieser, 2020, Prix Envoyé par La Poste 2020.

Dimanche 27 septembre 11 h • « Vivre dans l'Allemagne en guerre » Avant-première du film de Jérôme Prieur, librement inspiré de *La Guerre allemande* de Nicholas Stargardt. Musique originale de Marc-Olivier Dupin Roche Productions – avec la participation de France Télévisions et le soutien de la Fondation La Poste. France 2020. 1 h 40. Inédit. > Cinéma CGR, esplanade Soubeyran

« **Boris Vian 100 ans** » Médiathèque d'Herbès, place d'Herbès. Du 23 au 27 septembre. Du mer. au ven. 10 h-18 h 30 ; sam. 9 h-18 h 30 ; dim. 10 h-16 h. Une exposition réalisée par la Cohérie Boris Vian, qui perpétue sa mémoire, pour célébrer le centenaire de sa naissance (1920-2020). Tout Boris Vian est là : l'écrivain, l'auteur-interprète, le trompettiste, le scénariste, l'acteur, le peintre, le critique, l'ingénieur, le prince du jazz de Saint-Germain-des-Prés et de l'anagramme.

Pour écrire en toute liberté avec la Fondation d'entreprise La Poste. Les écritaires se composent d'une centaine d'installations et de lieux insolites invitant à l'écriture et formant un parcours singulier à travers Manosque et sa région. Ouverts à tous, ils offrent papier, stylos, enveloppes.

<https://correspondances-manosque.org/>



Cafés Littéraires de Montélimar, 22^{ème} édition Du 1er au 4 octobre 2020

Un festival littéraire dont l'équipe de passionnés s'engage à rendre le livre accessible à tous en proposant au public de rencontrer des auteurs dans les cafés et restaurants, des lieux de lecture inhabituels et conviviaux. Les lieux partenaires privilégient des rencontres et de vrais échanges avec les écrivains.

Rencontres croisées, lectures, spectacles, performances, ateliers, expositions, projections...

Le programme :

<http://www.lescafeslitteraires.fr>

Rendez-vous de l'histoire de Blois Centre Européen de Promotion de l'Histoire (C.E.P.H.) Du 7 au 11 octobre 2020



Thème 2020 « Gouverner »

Chaque année depuis 1998, cette manifestation rassemble autour d'un vaste salon du livre d'histoire, quelque 1000 intervenants, 400 rencontres, débats, conférences ou présentations d'ouvrages, un cycle cinéma, des expositions et des animations en ville. (Plus de 52 000 festivaliers ont pris part à ces « rendez-vous » en 2018, en entrée libre et gratuite). Lieu de rencontre privilégié où historiens, écrivains, et intellectuels se retrouvent afin de présenter leurs travaux et de confronter leurs points de vue, les Rendez-vous de l'histoire sont une grande manifestation populaire.

Les rencontres 2020 sont en construction : conférences, débats, entretiens, tables rondes, présentations d'ouvrages, lectures... Elles seront animées par des journalistes, des historiens ou des médiateurs du livre.

Projet proposé à la Fondation : «Marie-Antoinette Matériau» avec Jeanne Balibar et Antoine de Baecque, Historien spécialiste du cinéma, professeur à l'ENS Paris.

Lecture de correspondances autour de la figure de Marie-Antoinette, par Jeanne BALIBAR, actrice, réalisatrice et chanteuse, commentées par Antoine DE BAECQUE, professeur à l'École normale supérieure.

Marie-Antoinette, dès son arrivée en France à 14 ans en 1770, suscite un flot ininterrompu de correspondances, souvent les plus contradictoires. S'esquisse ici l'avènement de la célébrité et s'affirme le lien désormais indissoluble entre espace privé, univers public et visions politiques, éléments essentiels d'une nouvelle modernité. Une rencontre explosive à laquelle la comédienne Jeanne Balibar et l'historien Antoine de Baecque mêlent leurs voix.

Samedi 10 octobre 2020 de 11h30 à 13h / Hémicycle de la Halle aux Grains

<http://rdv-histoire.com/edition-2020-new/marie-antoinette-materiau-avec-jeanne-balibar-et-antoine-de-baecque>

Concours

Lancement de la 9^{ème} édition des Petits Champions de la lecture Le 30 septembre au Musée de La Poste



L'un des objectifs des Petits champions de la lecture est de développer l'autonomie et le plaisir. Les enfants choisissent leurs livres. La liberté qui leur est laissée met l'accent sur le goût personnel du plaisir qu'ils prennent à lire.

Depuis 2012, enseignants, libraires, bibliothécaires, conseillers pédagogiques, élus, tous bénévoles, sont impliqués dans l'organisation du jeu : ils ont permis à des milliers d'enfants de participer.

Pour s'inscrire :

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/>

« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou « Que sont-ils devenus ? » - Concours d'écriture De septembre 2020 à janvier 2021 La Scala Paris



« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou « Que sont-ils devenus ? » est un concours d'écriture lancé par La Scala Paris. Il réunit l'art de la correspondance à celui du théâtre. Le concours est ouvert à tous les publics autour d'une œuvre représentée à La Scala Paris, cette année, *Une Histoire d'amour*, d'Alexis Michalik. Il propose deux chemins d'écriture, seul-e ou à deux :

- une correspondance imaginée entre deux ou trois personnages de la pièce,
- ou une correspondance sur le spectacle lui-même en trois lettres échangées entre un.e spectateur.trice et une tierce personne.

La première lettre est un compte-rendu du spectacle, la seconde est la réponse de la tierce personne à ce compte-rendu, la troisième est le retour du ou de la spectatrice.

Inscriptions dès la reprise de *Une Histoire d'amour*, le 11 septembre 2020 à l'adresse dévolue : correspondancestheatrales@lascalaparis.com

Finale à La Scala Paris lors de « La Semaine des Correspondances théâtrales » qui aura lieu en janvier 2021.

Entre la finale et l'annonce des lauréats, une journée de colloque-atelier autour lieu autour du thème : « Dire l'amour au théâtre ».

<https://lascalaparis.com/correspondances-theatrales/>

Texte et musique

Festival Jacques Brel • 20^{ème} édition Du 25 septembre au 13 octobre 2020 Théâtre Edwige Feuillère, Vesoul



Le Théâtre Edwige Feuillère organise une nouvelle édition du « Festival Jacques Brel de la Chanson Française Francophone » qui se veut un lieu essentiel de découverte de la jeune chanson française.

Le festival est rythmé par

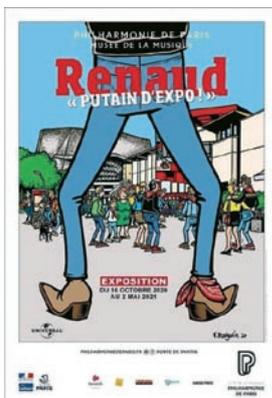
- une programmation de figures éclectiques de la chanson française.
- des concerts gratuits lors des Villages Enchantés. (6 concerts donnés pendant un Week-End, dans des villages Haut-Saônois)
- Le concours, le 10 et 11 octobre, parrainé par Bertrand Belin : il s'agit de découvrir 5 nouveaux talents de la chanson française et de nommer le 1^o prix de la Ville de Vesoul, le 2^e prix de la Fondation la Poste et le prix du Public. Les 5 lauréats se produiront dans la ville dans des endroits insolites à la rencontre de la population (un concert sera donné à la Poste de Vesoul).
- des ateliers d'écriture avec les jeunes d'un quartier «politique de la ville» avec le lauréat « premier prix » 2019, Lombre. Comme chaque année, le Théâtre accompagne les lauréats du concours, favorise la création artistique et le développement des projets en lien avec les habitants du territoire. Lombre va s'immerger au sein du quartier du Montmarin, pendant le Festival Jacques Brel (3 jours), pour conduire un atelier d'écriture avec un groupe d'habitants : création et écriture de textes, mise en pratique, découverte de l'univers musical de l'artiste et des techniques d'écriture. La création fera l'objet d'une restitution au sein du quartier et/ou du Théâtre Edwige Feuillère avec les habitants, pendant le Festival Jacques Brel
- des ateliers d'écriture dans un centre de rééducation fonctionnelle (Centre de Rééducation de Navenne) avec Clotilde Moulin, lauréate «prix du public» 2019. Le CRF de Navenne est un établissement de soins de suite de réadaptation, ayant pour spécialité la prise en charge de patients atteints d'affections de l'appareil locomoteur et d'affections neurologiques. Les patients sont pendant leur hospitalisation, éloignés de la culture. Un projet a été imaginé en 2020 afin de faire bénéficier les patients et salariés volontaires d'ateliers chants au cours desquels chacun aura la possibilité de s'approprier une chanson, de la réécrire et de l'interpréter.
- la participation de jeunes musiciens d'harmonie de Vesoul au concert de Jack Simard, deuxième prix de la fondation La Poste.



<https://www.theatre-edwige-feuillere.fr/festival-j-brel/le-festival-jacques-brel>

Expositions

Renaud, « Putain d'expo ! » Du 16 octobre 2020 au 2 mai 2021 Cité de la Musique Philharmonie de Paris / Musée de la musique



« Une silhouette aux jambes arquées, un foulard rouge, une blondeur timide que vient contredire la puissance des mots, portés par un timbre reconnaissable entre tous : celui qu'on a surnommé « la chetron sauvage » ou encore « le chanteur énervant », colporteur d'enfance et d'humanité grâce à la tendresse acidulée de son Mistral gagnant, reste aujourd'hui l'un des chanteurs français les plus populaires. Son oeuvre, entrée au patrimoine de la chanson, s'ancre dans les remous de son siècle et détient aussi une force intemporelle. »

L'exposition propose un parcours initiatique en forme de paysages, entre imaginaire musical et histoires vécues. Des archives inédites découvrent les racines poétiques et familiales de cet enfant de la porte d'Orléans, amoureux de Paname. Le visiteur foule les trottoirs où l'adolescent fit ses premiers pas de chanteur de rue puis le suit sur la scène des cafés-concerts. Héritier d'Aristide Bruant et de la chanson réaliste, adolescent émouvant de mai 1968, Renaud le baladin Gavroche s'invente et dépasse l'héritage pour devenir artiste et donner naissance au mythique Hexagone.

Le parcours s'adresse à toutes les générations et présentera de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

Commissaires : Johanna Copans et David Séchan

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/renaud-putain-expo>

Film documentaire

« **Vivre dans l'Allemagne en guerre** »

Documentaire de Jérôme Prieur

Roche Productions

6 octobre 2020 (projection privée)

Cinéma Publicis Champs Élysées



Vivre dans l'Allemagne en guerre est un film documentaire de 2 x 52 minutes réalisé par Jérôme Prieur pour France 5. Ce film propose un prolongement au puissant documentaire «Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler», diffusé en janvier 2019 sur Arte. Cette chronique intime racontait l'emprise croissante de l'idéologie nationale-socialiste sur la population allemande durant les premières années du régime nazi. Entamée à l'orée des années 1930, elle se clôturait sur les pogroms de la Nuit de Cristal en 1938.

Restait à raconter comment cette même société a ensuite vécu les années de la Seconde Guerre mondiale, durant lesquelles le régime nazi poussa jusqu'à l'extrême sa logique mortifère. Les témoignages d'Harvard s'arrêtant en 1938, nous cherchions une autre source susceptible de nous immerger dans la psyché du peuple allemand en guerre. C'est alors que nous avons découvert « La Guerre allemande : Portrait d'un peuple en guerre 1939-1945 », l'ouvrage de l'historien britannique Nicholas Stargardt, chercheur à l'université d'Oxford. Issu d'un colossal travail de recherche, salué par les meilleurs historiens de la période, cet ouvrage raconte comment le peuple allemand a vécu au quotidien les six années de la Seconde Guerre mondiale. En exhumant dans les centres d'archives des dizaines de correspondances, journaux intimes et témoignages écrits en plein conflit par des Allemands de tous horizons, civils comme militaires, son auteur révèle l'intimité d'un peuple en guerre et lève un coin de voile sur le fonctionnement du régime nazi.

Avec ce film, Jérôme Prieur tente de mieux comprendre les mécanismes par lesquels le peuple allemand s'est trouvé épouser en masse l'entreprise de destruction nazie. Il construit un récit autour de personnages à la fois représentatifs et singuliers, que l'on suit du début à la fin du conflit. Il choisit de privilégier la vision des civils sur celles des soldats : en se concentrant sur l'arrière plutôt que sur le front. À travers un riche corpus de lettres, journaux, témoignages, il révèle la guerre du point de vue des Allemands.

Spectacles

« **À rendre à M. Morgenstern en cas de demande** »

Association Les beaux parleurs

Le 13 octobre 2020 à 20h30

Les Soirées de la Fondation La Poste au Studio Raspail, Paris

« À rendre à M. Morgenstern en cas de demande » est le portrait de Léopold Morgenstern, un réfugié traqué, avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale. C'est la description d'un monde où il faut sans cesse prouver qu'on est en règle pour ne pas être exclu, ostracisé, persécuté. Le projet met en lumière le parcours de Léopold, sa lutte permanente, sa persévérance, ses intuitions, sa réactivité, sa capacité à tenir à jour, sans jamais faillir, ses multiples tâches administratives de régularisation que prouve la centaine de courriers et documents retrouvés, et ceux conservés aux Archives départementales du Rhône, de la Haute-Savoie., et aux Archives Fédérales Suisses de Berne.

Résumé de la pièce :

Pierre découvre dans une grande boîte noire en carton bouilli ayant appartenu à son grand-père décédé, imprimeur à Lyon pendant la Seconde Guerre Mondiale, une note apposée sur la couverture d'un dossier : « Documents de M. Morgenstern confiés à M. Louis Moulin en 1941 ou 1942. À rendre à M. Morgenstern en cas de demande ». À rendre... mais à qui ? Comment ? Il s'agit de Léopold Morgenstern, réfugié autrichien qui, après avoir fui son pays en 1939, réside à Lyon jusqu'en 1942. Pierre est fasciné par la quantité impressionnante de documents personnels et administratifs que contient le dossier. Il décide d'entreprendre des recherches plus poussées et fait la connaissance d'Alice. Passionnés par le périple rocambolesque de Léopold et sa famille, Pierre et Alice se lancent comme de véritables détectives dans une enquête de longue haleine, remplie de découvertes surprenantes et incongrues. Ils complètent leurs archives, se rendent sur les lieux fréquentés par Léopold. Leur mission : restituer aux descendants les documents de leur ancêtre. Pierre et Alice prennent peu à peu conscience de la portée de leur entreprise. C'est grâce au parcours émotionnel qu'ils ont vécu au cours de l'enquête qu'ils vont s'interroger sur le sens de leur démarche et sur la mémoire qu'ils en garderont.

Texte et mise en scène : Frédéric Moulin

Dramaturgie : Caroline Garnier

Avec : Sandrine Moindrot et Frédéric Moulin

Spectacle ouvert au public, billetterie
Studio Raspail, 216 Boulevard Raspail, 75014 Paris

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Septembre - octobre 2020

Ces excellents Français. Une famille juive sous l'Occupation, Anne Wachsmann. La Nuée Bleue Éditions du Quotidien, 8 octobre 2020. Préface de Jean-Louis Debré



À partir d'une enquête semée d'embûches et de fausses pistes, Anne Wachsmann retrace le quotidien de sa famille pendant l'Occupation. Devenue prospère, cette famille juive d'origine allemande et polonaise s'imaginait faire partie de ces « excellents Français » chantés par Maurice Chevalier en 1939.

« Avec ce livre, j'ai voulu comprendre quelles stratégies de survie mes grands-parents avaient réussi à déployer. Ni révolutionnaires, ni même engagés politiquement, ces bourgeois sans histoires échappèrent à la Shoah grâce à leur entregent, une capacité d'adaptation insoupçonnée et, il faut bien le reconnaître, une bonne part de chance. »

Anne Wachsmann

À l'origine, une boîte. Retrouvée dans un tiroir familial, elle contient une centaine de cartes postales enfantines datées de la Seconde Guerre mondiale d'apparence guillerettes, mais qui laissent entrevoir pour le petit Jean-Paul et ses parents, Poldi et Lise, des déménagements, des séparations, la nourriture qui fait défaut, la peur, le bruit des armes.

Cette recherche quasi-obsessionnelle porte Anne Wachsmann, avocate comme son père et son grand-père, héros de cette histoire, de Strasbourg à Agen, de la Suisse à l'Allier, en passant par Auschwitz, Marseille ou Grenoble. Elle convoque les écrits de nombreux historiens et les témoignages d'écrivains sur la vie des juifs sous l'Occupation (Georges Perec, Patrick Modiano, Anne Sinclair,...), compulse les archives.

D'une écriture fluide, l'auteure fait revivre avec sa rigueur de juriste la vie quotidienne de sa famille durant ces années noires, une famille en état d'alerte permanent mais qui sera préservée du pire grâce au soutien de quelques héros anonymes et à l'amour sans faille qui l'unit.

Je t'écris du Japon, Histoire de la carte postale japonaise colorisée. Éditions Elytis, 15 octobre 2020

Documents rassemblés et sélectionnés par Jacky Quétard & Sanae Kushibiki, textes de Jacky Quétard.

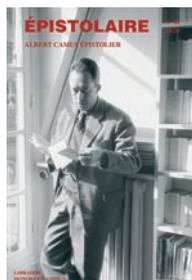


Après une longue période d'autarcie durant laquelle le Japon est resté fermé au monde extérieur, le pays ouvre ses ports aux voyageurs occidentaux au milieu du XIX^{ème} siècle. Ces premiers explorateurs découvrent avec curiosité un territoire figé dans le passé. Les paysages y sont atypiques, les tenues traditionnelles et les coutumes étonnantes. La multiplicité des échanges entre ingénieurs, artistes et savants de toutes nationalités va de pair avec la vulgarisation de la photographie.

En 1885, le Congrès de l'Union postale universelle de Lisbonne autorise la circulation internationale de la carte postale, dont l'usage était jusqu'alors réservé aux territoires nationaux. Le système postal se développe alors largement et facilite les échanges de courrier à l'intérieur du pays et vers l'ensemble du monde. L'art de la carte postale connaît un essor fulgurant : photographies, aquarelles, laques, tampons commémoratifs et timbres, ornent ces souvenirs de voyage que les Européens se plaisent à rapporter ou à expédier. Les éditeurs et les ateliers de fabrication se multiplient, favorisés par ces envois de correspondances.

À travers leur collection unique de lettres, de timbres et de cartes postales, Jacky Quétard et Sanae Kushibiki font parler ces documents d'époque illustrant un Japon immuable qui exerçait une grande fascination sur les voyageurs occidentaux. Expédier des courriers du pays du Soleil-Levant relevait d'un grand exotisme, ajoutant à la vague grandissante de japonisme en Occident. Ce livre de 312 pages illustré en quadrichromie, permet de découvrir les premiers échanges de courriers et de cartes avec le Japon.

Camus épistolier • Numéro 46 de la revue Epistolaire de l'A I R E. Honoré Champion



L'A.I.R.E. Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire, fondée en 1981, réunit tous ceux qui étudient le discours épistolaire et les correspondances d'écrivains. Elle organise des colloques et des journées d'études, en privilégiant l'interdisciplinarité.

Elle édite une Revue littéraire et historique qui offre :

- Un dossier Thématique
- Des chroniques
- Des articles variés, les « perspectives épistolaires »
- Une large bibliographie, des comptes rendus d'ouvrages critiques et d'éditions de lettres
- Les annonces et les recensions de colloques, les travaux universitaires les plus récents.
- Elle présente aussi des équipes de recherche.

Le numéro 46 s'inscrit dans le cadre des célébrations autour d'Albert Camus programmées pour 2020. Ce sera le seul sur le marché de l'édition à proposer une synthèse sur la correspondance de Camus. Il bénéficie de l'accord des ayants droits (Mme Catherine Camus) et de la Société des études Camusiennes. Ce livre est préparé par Agnès Spiquel, spécialiste internationalement reconnue de l'écrivain. Il bénéficie des contributions des meilleurs chercheurs européens sur Albert Camus et contient également des contributions de jeunes chercheurs internationaux (Europe et Canada).

La parole est aux accusés, histoire d'une jeunesse sous surveillance, 1950-1960.
Éditions Textuel, septembre 2020
Lire l'article de Gaëlle Obiégly dans ce numéro (page 12).



À l'heure où la justice pénale des mineurs fait l'objet d'une réforme importante, créant un code pénal pour les mineurs et supprimant l'Ordonnance de 1945, les Éditions Textuel proposent, avec Véronique Blanchard et Mathias Gardet, de réaliser un ouvrage consacré aux archives des centres d'observation, archives composées des témoignages et de correspondances inédites d'une jeunesse aux prises avec les mailles du système judiciaire.

Les Éditions Textuel poursuivent l'exploration entamée par *Mauvaise graine. Deux siècles d'histoire de la justice des enfants* (Textuel, 2017). Après ce panorama historique et illustré sur plus de deux siècles, l'ambition de ce nouvel ouvrage est de donner la parole aux principaux intéressés : les jeunes filles et jeunes garçons qui se sont retrouvés devant un juge des enfants à un moment de leur adolescence.

Comment entendre leur voix ?

L'archive judiciaire classique ne suffit pas. C'est la découverte d'une source unique et d'une incroyable richesse qui permet d'entendre une parole différente des jeunes en Justice mais surtout les mots d'une jeunesse des milieux populaires de la Libération aux années 1960. En effet, aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, un nouveau dispositif est institué en amont de la prise en charge des mineurs traduits en Justice : les centres d'observation. Ils constituent une sorte de sas avant qu'une décision ne soit prononcée par le juge des enfants. Les garçons et les filles y sont confiés pour une durée de trois mois, période durant laquelle ils sont soumis à toute une série de tests, d'interrogatoires retranscrits et d'exercices variés. Toute leur correspondance est ouverte et épluchée, souvent confisquée.

Astreints à l'écriture et au dessin durant des après-midi entiers, ces adolescents finissent par s'emparer de ce moyen d'expression pour se raconter, évoquer leurs ressentis et leurs opinions avec une liberté apparente. Ils le font d'autant plus facilement que les sujets des rédactions et dessins ne ressemblent pas à un interrogatoire, mais font plutôt appel à l'imaginaire : « dessinez les six principaux événements de votre vie », « Si tu avais le pouvoir de réaliser trois vœux. Lesquels choisirais-tu ? »...

Les dossiers contiennent des lettres à la famille, à l'amoureux ou l'amoureuse, mais aussi au juge pour enfants auprès de qui l'adolescent tente de plaider sa cause. Ces documents, dont la fragile matérialité est très émouvante, regorgent de désirs, de rêves, de colère aussi. Les jeunes décrivent leurs aspirations et leurs frustrations, leurs premières expériences professionnelles, leurs relations familiales, amicales ou amoureuses.

Tous ces écrits constituent un dossier individuel très épais où l'on trouve également la parole des adultes experts (assistante sociale, éducateur, juge, médecin, psychiatre) qui offre un miroir souvent déformant à ces récits d'enfance.

Après avoir sauvé plus de 40.000 dossiers des centres d'observation de Savigny-sur-Orge (pour garçons) et de Chevilly-Larue (pour filles), Véronique Blanchard et Mathias Gardet ont mené depuis quinze ans de nombreuses recherches à partir de ce corpus.

De ces plongées ils ont extrait 12 pépites, 12 histoires de vie, 12 portraits en privilégiant la parole des intéressés. Lettres, dessins, rédactions sont le cœur de cet ouvrage avec, en contrechamps, quelques avis des observateurs de l'époque.

Ces mots d'une jeunesse déclarée coupable sont, à bien les écouter, les porte-voix d'une génération plus qu'une simple parole d'accusé.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org